

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

EUDOXE

SCUDERY, GEORGES DE

Tragi-comédie — 1641

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

URSACE	81 répliques
EUDOXE	67 répliques
GENSERIC	65 répliques
OLIMBRE	47 répliques
THRASIMOND	45 répliques
OLICHARSIS	23 répliques
ASPAR	16 répliques
EUDOXE	12 répliques
PLACIDIE	7 répliques
TALERBAL	4 répliques

Personnages muets & suite : Troupe de gardes

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	25
ACTE III	45
ACTE IV	70
ACTE V	86

ACTE I

SCÈNE I

Olimbre, Ursace, Olicharsis.

OLIMBRE

Enfin vous le voyez ce palais glorieux,
Où l'on retient l'objet qui plaît tant à vos yeux :
Mais gardez de savoir par votre expérience,
Qu'on perd un grand dessein par trop d'impatience :
Ursace en m'attendant suspendez vos douleurs ; 5
Faites qu'Olicharsis apprenne vos malheurs ;
Qu'il en sache le cours, qu'il en sache les causes ;
Et j'irai cependant savoir l'état des choses :
Nous voici dans Carthage, où tendaient vos désirs ;
Nous voici dans Carthage, où sont tous mes plaisirs ; 10
Et bientôt nous verrons avec un peu d'adresse,
La belle impératrice, et ma belle maîtresse.
Demeurez inconnu, puisqu'il vous est aisé,
Si vous n'usez point mal d'un habit déguisé ;
Ne précipitons rien, modérez votre envie, 15
Et pour l'amour d'Eudoxe, allongez votre vie :
Sauvez-vous pour sauver cet astre des beautés,
Et conquêtez un bien que vous seul méritez :
Si grande est sa vertu, la vôtre n'est pas moindre :
Rendez-vous sur le port, où j'irai vous rejoindre. 20

Vous, ne découvrez pas que nous soyons venus
Pour agir d'autant mieux, n'étant point reconnus :
Mais éloignez vos pas, ainsi que vos tristesses,
De cet appartement, où sont les trois princesses :
Enfin votre désir a satisfait vos yeux.

25

URSACE

Laissez-moi dans ce lieu que je préfère aux cieux :
Allez, mon cher Olimbre, où l'amour vous appelle,
Soyez autant heureux, que vous êtes fidèle,
Et si le sort détruit mon dessein hasardeux,
Souffrez enfin ma mort, et vivez pour nous deux.

30

OLICHARSIS

J'aborde comme vous aux rives africaines,
Quinze ans m'ont retenu dans des terres lointaines,
Où le désir d'apprendre avait porté mes pas,
Et je plains vos malheurs, mais je ne les sais pas.
Puisque par mon bonheur, ma foi vous est connue,
De grâce, montrez-moi votre âme toute nue ;
Que je sache vos maux, pour vous en soulager ;
Je voudrais vous servir, veuillez donc m'obliger ;
Un bienheureux destin a fait notre rencontre ;
Je vous montre mon cour, que le vôtre se montre ;
Au point où vos vertus ont su me le ravir,
J'affronterais l'Afrique, afin de vous servir ;
Et dans les grands périls, rencontrant des amorces,
Je perdrais Genserik au milieu de ses forces.

35

40

URSACE

Cher et fidèle ami, je n'ai pas le pouvoir
De cacher à vos yeux l'objet qu'ils veulent voir :

45

Je découvre un secret d'une importance extrême,
 Mais en vous le disant, c'est le dire à moi-même :
 Et ce serait pêcher, voyant votre pitié,
 Contre le jugement, et contre l'amitié, 50
 Si je ne vous contais la suite d'une histoire,
 Difficile à souffrir, et difficile à croire :
 Écoutez donc enfin les effets différents
 De l'amour et du sort, deux superbes tyrans.
 Rome a vu ma naissance, et par mes destinées, 55
 Constantinople a vu mes premières années,
 Là je suivis mon maître, étant enfant d'honneur,
 Dirai-je pour ma perte, ou bien pour mon bonheur ?
 Olimbre aux mêmes lieux suivit le même maître ;
 Le ciel nous fit aimer en nous faisant connaître ; 60
 Notre sainte amitié commença lors un cours,
 Qui ne saurait finir qu'en la fin de nos jours ;
 Et dans les mêmes lieux, la suprême puissance,
 (Ô courtois africain) fit notre connaissance :
 L'empereur Théodose, accablé de langueur, 65
 Et poussé d'un désir qu'il cachait en son cour,
 Obtient d'Honorius, dans le mal qui le presse,
 Que Valentinian fasse un voyage en Grèce :
 L'empereur d'occident, afin de l'obliger,
 Consent à ce départ, consent à s'affliger ; 70
 Et dans le port d'Ostie, avec beaucoup de peine,
 Il quitte son neveu sur la mer incertaine,
 Où le vent favorable, et qui le fut toujours,
 Nous mit dans le Bosphore en moins de quinze jours.
 Je ne vous dirai point avec quelle allégresse 75
 Ce prince fut reçu des peuples de la Grèce,
 Ni comme l'empereur qui s'en allait finir,
 À notre heureux abord, sembla se rajeunir ;
 Vous ne l'ignorez pas ; et ma seule infortune,
 Dont le triste récit n'a rien qui n'importune, 80

Ne me fournit que trop, et de quoi discourir,
 Et de quoi n'être plus, si je pouvais mourir :
 Mais je crois que le sort dans ma peine éternelle
 Me fit naître immortel, afin qu'elle fut telle ;
 Car mon âme autrement aurait rompu ses fers,
 Pour s'exempter plutôt des maux qu'elle a souffert,

85

OLICHARSIS

Poursuivez.

URSACE

C'est ici qu'il faut que je retrace
 Dedans mon souvenir, mon heure et ma disgrâce,
 Et que par un mélange, et de bien et de mal,
 Je montre les effets de mon astre inégal :
 Il m'éleva trop haut, pour n'avoir rien à craindre ;
 Il m'a trop abaissé, pour souffrir sans me plaindre ;
 Il me fit plus heureux que les rois ne le sont,
 Et me fait plus souffrir que les damnés ne font :
 Enfin je vis Eudoxe, et contre l'apparence,
 Quoi qu'un sceptre entre nous mit de la différence,
 Que son rang, et le mien, n'eussent aucun rapport,
 Il fallut obéir aux volontés du sort.
 J'opposai la raison à sa force infinie ;
 Je tâcherai d'empêcher sa fière tyrannie ;
 Je combattis longtemps ce superbe vainqueur ;
 Mais il se fallut rendre, et perdre enfin son cour.

90

95

100

OLICHARSIS

Quoi, vous aimâtes donc Eudoxe ?

URSACE

Je l'avoue, 105
 Et soit que votre esprit, ou me blâme, ou me loue ;
 Qu'il approuve ou condamne un étrange discours ;
 Je l'aimais, je l'adore, et le ferai toujours.
 Mais de quelques ardeurs que j'eusse l'âme atteinte,
 Le respect imposa le silence à ma plainte ; 110
 Je brûlais sans parler, dans mes feux innocents ;
 Et je perdis mon cour, mais non pas le bon sens.

OLICHARSIS

Qui lui découvrit donc votre secrète flamme ?

URSACE

Ha ! Ce furent mes yeux qui trahirent mon âme :
 Les sentiments du cour s'y peignirent trop bien ; 115
 La princesse les vit, et je n'en savais rien.
 Ô le divin objet qui s'offre à ma mémoire !
 Ce téméraire cour se vit comblé de gloire ;
 Il découvrit les pleurs dont j'avais l'oeil noyé ;
 Mais quoi, cet Ixion ne fut pas foudroyé : 120
 Car plus heureux que sage, en sa haute aventure,
 Cet objet adoré de toute la nature,
 Cette princesse illustre en ses rares vertus,
 Fit voir quelque pitié des coups qu'il avait eus,
 Et par certains regards obligeants, mais modestes, 125
 J'appris qu'elle souffrait ses flammes manifestes,
 Et que ce téméraire, en sa présomption
 Ne serait point puni par son aversion.

OLICHARSIS

Enfin elle aima donc ?

URSACE

Pour mon âme enflammée, 130
Elle fit bien assez, en souffrant d'être aimée ;
Elle fit bien assez, quand il me fut permis
De parler de l'état où ses yeux m'avaient mis ;
Et de lui faire voir, sans mériter sa haine,
Mon amour, mes respects, mes devoirs, et ma peine. 135
Mais admirés ici les caprices du sort !
Cette princesse aimable, et que j'aimais si fort,
Ne fit aucun progrès dans l'esprit de mon maître,
Une autre passion en son cour se vit naître ;
J'aimai trop hautement, et son cour ravalé, 140
D'un feu moins éclatant voulut être brûlé :
Car enfin, il estime, il chérit, il adore
Une fille au palais, qui s'appelle Isidore ;
Qui servait la princesse, et qui pour la beauté
Ne lui céda pas moins que pour la qualité. 145

OLICHARSIS

Sans doute cet amour ne nuit pas au vôtre.

URSACE

Je tirai du profit de la faute d'un autre :
La princesse parut sensible au dernier point ;
Comme il ne l'aimait pas, elle ne l'aima point :
Et comme je l'aimais par un bonheur insigne, 150
Elle eut un peu d'amour pour un objet indigne.
Ô moments glorieux, entretiens ravissants,

Secrets témoins d'amour, qui charmiez tous mes sens !
 Ô douceurs jusqu'alors aux mortels inconnues,
 Hélas ! Répondez-moi, qu'êtes-vous devenues ? 155
 Voici le point fatal qui causa ma fureur :
 Le prince étant neveu de ce grand empereur,
 Il lui promet sa fille, afin qu'en un seul homme,
 Et l'empire de Grèce, et l'empire de Rome,
 Puissent n'avoir enfin qu'un maître quelque jour : 160
 Ici l'ambition l'emporte sur l'amour ;
 L'un méprise Isidore, et l'autre m'abandonne ;
 Tous deux rompent leurs fers, pour prendre une couronne ;
 Et sans avoir d'amour que pour la vanité,
 Du fait du bonheur je suis précipité. 165

OLICHARSIS

Mais que lui dites-vous en cette conjoncture ?

URSACE

Après avoir souffert en secret la torture,
 Après que le respect, le dépit, la douleur,
 Le souvenir du bien, et l'objet du malheur,
 Eurent bien combattu dans mon âme offensée, 170
 Enfin le désespoir exprima ma pensée.
 Quoi (lui dis-je) madame, ainsi vous me quittez,
 Et vous m'allez punir de mes témérités ?
 Mais bien que je reçoive une sensible injure,
 Non, non, ne craignez pas le titre de parjure ; 175
 Je lis dedans vos yeux la peur que vous avez,
 Je n'en parlerai point, puisque vous le savez,
 Et dans quelque douleur que mon âme s'abîme,
 Je dirai qu'elle est juste, en punissant mon crime ;
 Que ma présomption mérite un châtiment ; 180
 Elle fut infinie, et tel est mon tourment :

Je souffre des douleurs que je ne saurais dire ;
 Mille bourreaux secrets commencent mon martyre ;
 Mon cour est déchiré ; la tristesse et l'horreur,
 Le désespoir, la mort, la rage, et la fureur, 185
 Tout cela m'environne, et tout cela s'approche ;
 Mais je les recevrai sans vous faire un reproche ;
 Toujours, toujours l'amour gardera son pouvoir,
 Et me tiendra toujours aux termes du devoir.
 Je ne vous dirai point, qu'en brûlant de ses flammes, 190
 L'amour malgré le sort peut égaler les âmes ;
 Et que s'il agit bien sur deux esprits troublés,
 Le sceptre et la houlette en seront assemblés.
 Je ne vous dirai point, que suivant la nature,
 Ceux qui veulent aimer la vertu toute pure, 195
 Ne considèrent pas, après ce rare objet,
 Si celui qui la montre, est monarque, ou sujet.
 Je ne vous dirai point que votre âme royale
 N'a jamais condamné ma flamme sans égale,
 Quelle approuva mes feux, mes fers et mes liens ; 200
 Et qu'en les approuvant, elle montra les siens.
 Je ne vous dirai point, ô gloire des princesses,
 Que par mille serments, et par mille promesses,
 cette bouche adorable a souvent protesté
 d'égaler sa constance à ma fidélité. 205
 Non, je n'en dirai rien ; et je ne parle encore,
 Que pour jurer encor à celle que j'adore,
 Que malgré son mépris, et son prompt changement ;
 Que malgré ma colère, et mon ressentiment ;
 Je regarde venir ce fatal hyménée, 210
 Je regarde venir ma dernière journée,
 Sans perdre le respect que je dois à son rang,
 Et que je vais signer ce discours de mon sang.

OLICHARSIS

Et que répondit-elle à ces mots pleins de charmes ?

URSACE

son bel oeil le premier répondit par des larmes : 215
 Mille profonds soupirs, qui sortaient à la fois,
 Empêchèrent longtemps l'usage de sa voix ;
 Mais enfin, s'efforçant contre la violence
 Des sanglots redoublés qui causaient son silence,
 Elle me protesta, que ses feux innocents 220
 N'avaient jamais été plus vifs, ni plus puissants,
 Et que sa flamme aussi n'étant point criminelle,
 Elle me promettait de la rendre éternelle ;
 Et que sans offenser l'honneur de son époux,
 L'amour et la vertu régneraient entre nous. 225
 Elle me conjura de prendre connaissance
 De ce qu'elle devait à sa haute naissance ;
 Et de considérer que les filles des rois
 Ne pouvaient conserver la liberté du choix.
 Que la raison d'état qui croit tout légitime, 230
 Fait souvent d'une reine une pauvre victime,
 Et conduit au supplice un esprit amoureux,
 Que le trône éclatant ne saurait rendre heureux,
 Mais qu'il faut obéir à cette loi fatale :
 Qu'au reste, son amour qui n'eut jamais d'égale, 235
 Aurait la même force, et la même douceur,
 changeant le nom d'amante au chaste nom de soeur :
 Que j'étais assuré, qu'une flamme infidèle,
 En cette occasion, ne disposait point d'elle ;
 Que le devoir tout seul me la venait ravir ; 240
 Et qu'enfin je vécusse afin de la servir.

OLICHARSIS

Quels furent vos pensées, alors pour la princesse ?

URSACE

Malgré ma passion, je connus sa sagesse ;
Et lors que la raison eut assez combattu,
Je me jette à ses pieds, adorant sa vertu : 245
Doux et puissant esprit (lui dis-je avec des larmes)
Puisque vous le voulez, mon amour rend les armes ;
Mais si vous conservez pour moi quelque pitié,
Joignez en ma faveur, l'amour, et l'amitié ;
Je ne demande point de plus parfaite joie, 250
Si vous pouvez souffrir, que j'aime, et que je voie.
L'un et l'autre (dit-elle) est juste en vos malheurs,
Lors elle me quitta, voulant cacher ses pleurs.

OLICHARSIS

Ô merveilleux amour ! Ô vertus adorables !
Amants, que la sagesse a fait incomparables ! 255

URSACE

Ainsi ce grand hymen s'achève en peu de jours :
Mais pour n'allonger pas un si triste discours,
Vous savez, cher ami, sans que je vous le die,
Qu'ils eurent en neuf ans, Eudoxe et Placidie ;
Et qu'Olimbre amoureux de ce soleil naissant, 260
Fit naître en son berceau, son amour innocent,
Je dis pour Placidie, et son âme enflammée
L'aima dès sa naissance, et l'a toujours aimée ;
Et par un sort égal à sa fidélité,
Il engagea si bien cette jeune beauté, 265

Que la suite des ans en augmentant son âge,
 N'a fait que l'obliger à l'aimer davantage.
 Mais en ce même temps, un funeste accident
 Ravit Honorius, empereur d'occident :
 Mon maître prend la route où son désir aspire, 270
 Afin d'aller à Rome établir son empire :
 Là sa femme le suit, et nous le suivons tous :
 Et le vent favorable, et la mer sans courroux
 Nous met au bord du Tibre, où le plus grand des princes
 Reçoit les compliments de toutes ses provinces, 275
 Et va revoir après le sceptre dans la main,
 La maîtresse du monde et du peuple romain.
 Lors Valentinian s'engage dans un crime ;
 Car il donne Isidore au sénateur Maxime,
 Et se laissant conduire au conseil des valets, 280
 Il trompe cette dame, et la force au palais.
 Elle dans la douleur, dont son âme est atteinte,
 Le dit à son époux, et meurt après sa plainte.
 Lui, conserve en son cour, aussi triste que fin,
 Un désir de vengeance, et l'exécute enfin. 285
 Il corrompt par présents les gardes de son maître,
 Le fait assassiner, et ce barbare traître
 S'empare de l'empire, et son vœu s'accomplit,
 Il prend de l'empereur, et le trône, et le lit ;
 Et l'amour qui se mêle à sa rage obstinée, 290
 Force l'Impératrice à ce triste hyménée.
 Hélas ! J'étais absent en ce jour plein d'effroi ;
 Notre fidèle Olimbre était avec moi ;
 L'impératrice en vain nous appelle à son aide ;
 Nous arrivons trop tard, la chose est sans remède ; 295
 Mais ce mari brutal, ce lâche usurpateur ;
 Lui parlant d'une mort dont il était l'auteur,
 Dans la stupidité qui règne en sa pensée,
 Découvre ce secret à sa femme offensée.

Un désir de vengeance alors la posséda ; 300
 De venir en Afrique elle me commanda,
 J'oblige Genseric par l'objet de ses larmes,
 De voir notre Italie, et d'y porter ses armes.
 Il s'embarque, il arrive, il prend Rome à l'instant ;
 Maxime lui résiste, et meurt en combattant ; 305
 Et ce prince Vandale, enfin par sa puissance,
 Voit la reine du monde en son obéissance.
 Olimbre fut aimé de ce puissant vainqueur ;
 Et Thrasimond son fils abandonna son cour
 À la princesse Eudoxe ; ô souvenance amère ! 310
 Genseric fut touché des charmes de la mère ;
 Au point où j'espérais être le plus heureux,
 Ce prince pour me perdre en devint amoureux.
 Il soupire, on le fuit, mais enfin il s'explique :
 Et reprenant dans peu la route de l'Afrique, 315
 Force l'impératrice (insensible qu'il est)
 À suivre toute en pleurs le chemin qui lui plaît.
 Moi qui me vois ravir la seule chose aimée,
 J'assemble mes amis, j'attaque son armée ;
 Mais le nombre plus fort accable la vertu, 320
 Et tout percé de coups, je me vois abattu.
 Ce vandale passe outre, orgueilleux de sa proie,
 Et fait voile aussitôt avec toute ma joie.
 Lors dans un désespoir qui n'a point de pareil,
 Je veux mourir, Olimbre oppose son conseil, 325
 Qui me force de vivre au milieu de mes peines ;
 Nous suivons Genseric aux rives africaines,
 Et dessous cet habit qui me rend inconnu,
 Pour vaincre ou pour mourir je suis ici venu,
 Résolu de sauver ces trois grandes princesses, 330
 Ou de voir en ma fin celle de mes tristesses.
 Et pour être à Carthage un peu plus sûrement,
 Un des miens en ces lieux a fait adroitement,

Que le bruit de ma mort passe pour véritable,
Et que chacun ici la croit indubitable. 335
L'impératrice même a l'esprit abusé
Du bruit faux et trompeur d'un trépas supposé ;
J'ai par ce même bruit sa constance éprouvée,
Et personne que vous ne sait mon arrivée :
Voilà, mon cher ami, la gloire et le tourment 340
Du plus infortuné qui fut jamais amant ;
Mais je retourne au port :

OLICHARSIS

Moi, si la longue absence
Après de Genseric n'a détruit ma puissance,
J'adoucirai peut-être un si cuisant souci. 345
J'entends venir quelqu'un, éloignons-nous d'ici.

SCÈNE II

(Stances)

EUDOXE

Souviens-toi... mais silence, ici l'impératrice
Va prononcer l'arrêt, qu'il faut que je subisse :
Ô ciel, si ta pitié daigne écouter mes vœux,
Fais pencher son esprit du côté que je veux ! 350

SCÈNE III

L'Impératrice, Eudoxe.

L'IMPERATRICE

Eudoxe, écoutez bien tout ce que je vais dire :
Vous savez que le sort nous a ravi l'empire ;
Que nous avons perdu jusqu'à la liberté,
Et que même l'espoir ne nous est pas resté.
Que l'empereur est mort, qu'Ursace l'est de même ; 355
Et pour dernier malheur, qu'un roi barbare m'aime ;
Qu'il nous tient en prison en ce bord étranger,
Et réduit mon honneur à l'extrême danger ;
Car à quelque douleur que je sois condamnée,
Je ne puis consentir à ce triste hyménée ; 360
Et je ne cèle point, qu'Ursace avait ma foi,
Et qu'il l'aura toujours au sépulcre avec foi.
Ainsi je prévois bien, s'il faut que je m'oppose,
Que celui qui peut tout, osera toute chose ;
Et que pour éviter son insolent effort, 365
Il faudra me sauver dans les bras de la mort.
Considérez, ma fille, en cet état funeste,
Ce que nous pouvons faire, et quel espoir nous reste :
Vous seule enfin pouvez empêcher mon trépas.

EUDOXE

Hé ! Madame, comment ? 370

L'IMPERATRICE

Ne m'interrompez pas.
La fortune changeante et peut être lassée,
Semble se contenter de ma peine passée ;

Elle nous offre un port, elle nous y sémond ;
 Elle vous donne enfin le coeur de Trasimond ; 375
 Ce prince généreux, vient de m'ouvrir son âme ;
 Il vient de me montrer son respect et sa flamme ;
 Vous seule êtes l'objet de ses chastes désirs,
 Et vous seule causez sa peine et ses plaisirs ;
 Eudoxe, partagez mon dessein et ma joie, 380
 Servons-nous du bonheur que le ciel nous envoie ;
 Secondez mes souhaits, acceptez cet époux ;
 Il est sage, il est prince, il est digne de vous ;
 Et nous opposerons (ainsi que je l'espère)
 La prudence du fils, à la fureur du père ; 385
 Et par là nous pourrons éviter sa rigueur.

EUDOXE

Madame, c'est à vous à gouverner mon cour,
 Et vous pouvez agir de puissance absolue ;
 Puisque vous le voulez, m'y voilà résolue.

L'IMPERATRICE

Je n'attendais pas moins d'un esprit si bien né : 390
 Puissiez-vous posséder plus d'heures que je n'en ai,
 Pour vous récompenser de cette obéissance.
 Ha ! Madame, on doit tout, quand on doit la naissance.

L'IMPERATRICE

Ce prince généreux peut nous servir ici,
 Si son père entreprend... 395

EUDOXE

Madame le voici.

SCÈNE IV

Genséric, Aspar, Olicharsis.

GENSERIC

Enfin, Olicharsis, ce discours m'importune :
Il choque mon amour, et ma bonne fortune ;
Il détruit mes plaisirs, non, je n'en ferai rien.

ASPAR

Ainsi doivent agir les grands rois, pour leur bien.

400

OLICHARSIS

Ha ! Seigneur rappelez dedans votre mémoire,
Ce qu'on doit à l'honneur, ce qu'on doit à la gloire :
Le nom de Genseric a volé jusqu'aux cieux,
Ne veuillez point détruire un bruit si précieux ;
Et par une action digne d'être blâmée,
Imprimer une tâche à votre renommée :
Fuyez, fuyez l'amour, qui veut vous suborner,
Et le mauvais conseil qu'on tâche à vous donner.

405

GENSERIC

Cruel Olicharsis, que veux-tu que je fasse ?
Un puissant ennemi me suit de place en place ;
Qui force les mortels à recevoir ses lois ;
Qui commande partout, qui règne sur les rois ;
Qui tout impérieux, se soumet les plus braves ;
Qui n'a point de sujets, qui n'a que des esclaves ;
Et qui change pour moi, par mille maux soufferts,
Ma couronne en son joug, et mon sceptre en ses fers.
Rien pour ce fier tyran ne se trouve impossible :

410

415

Un trône est élevé, mais non inaccessible ;
 Il y blesse un monarque au milieu de sa cour ;
 Et comme moi, tout cède au pouvoir de l'amour. 420
 Mon âme, Olicharsis, s'est assez défendue ;
 Elle n'en pouvait plus, quand elle s'est rendue ;
 J'ai fait armes de tout en cette extrémité,
 Pour sauver mon repos avec ma liberté :
 Mais inutilement, contre sa tyrannie : 425
 J'opposais ma raison, ce tyran l'a bannie ;
 J'opposais mon devoir, il ne m'écoutait pas ;
 J'opposais mon honneur, il m'offrait des appas ;
 Et par mille beautés ayant séduit mon âme,
 Malgré ma résistance, il y porta la flamme ; 430
 Je pris Rome, il me prit, et possédant mon cour,
 Il me fit voir captif, lorsque j'étais vainqueur.
 Ne m'accuse donc plus, mais apprends à te taire :
 Si je fais une erreur, est-elle volontaire ?
 C'est moi qui me dois plaindre, aimant une beauté, 435
 Qui n'a pour mon amour, que de la cruauté,
 Du mépris, de l'orgueil, et de qui l'âme altière,
 Ne considère point qu'elle est ma prisonnière,
 Et qu'un cour qui peut tout, et qu'un cour irrité,
 Peut enfin se porter à toute extrémité. 440

ASPAR

Vous avez bien connu par votre expérience,
 Que son orgueil provient de votre patience :
 Vous avez trop souffert, son mépris insolent ;
 Et le feu de l'amour n'a paru que trop lent :
 Qu'un sujet amoureux, souffre cette contrainte ; 445
 Qu'il adore en tremblant, qu'il n'agisse qu'en crainte ;
 Mais il faut qu'un monarque en recevant la loi
 D'un oeil impérieux, face l'amour en roi.

OLICHARSIS

Mais il faut qu'un monarque, en l'état où nous sommes,
Soit plus sage en effet que le commun des hommes ; 450
Qu'il règne sur soi-même, en régnant sur autrui ;
Et qu'il prenne la loi, qu'on doit prendre de lui.

GENSERIC

Mais il faut donc qu'un roi se résolve à sa perte.
Mais il faut donc tenir ma sépulture ouverte ;
Mais il faut donc mourir, car enfin mon trépas 455
Dépend d'aimer encor, et ne posséder pas.

ASPAR

Et qui peut s'opposer à cette jouissance ?

OLICHARSIS

Et son aversion, et sa haute naissance :
Car enfin tout esprit est né libre, est né franc,
Et l'on ne force point les femmes de son rang. 460

GENSERIC

Mais doit-on mépriser le vainqueur d'un empire ?
Mais doit-on mépriser un amant qui soupire ?

ASPAR

Oui seigneur on le doit, quand sa facilité,
Souffre qu'on le méprise, avec impunité :
Celui ne connaît pas les droits d'une couronne, 465
Qui n'use absolument du pouvoir qu'elle donne.

OLICHARSIS

Ô le mauvais conseil !

ASPAR

Utile,

OLICHARSIS

Vicieux,

ASPAR

Plaisant.

470

OLICHARSIS

Mais deshonnête, et déplaisant aux dieux :
Ha ! Seigneur, évitez cet affreux précipice :

ASPAR

À qui peut tout oser toute chose est propice.

OLICHARSIS

Il vous perd.

ASPAR

Je vous sauve.

475

OLICHARSIS

Il vous nuit.

ASPAR

Je vous sers.

GENSERIC

Que doit faire un esclave accablé de ses fers ?
À quoi se doit résoudre une âme infortunée ?
Mais qui tient en ses mains sa bonne destinée. 480
Qui peut faire son sort, heureux, ou malheureux :
Ha ! Qui peut consulter n'est pas bien amoureux !
Courons, courons au bien que l'amour nous présente ;
Si la chose n'est juste, au moins elle est plaisante ;
Nous avons trop languì, nous avons trop souffert, 485
Le respect nous détruit, la constance nous perd :
Il faut, il faut oser, il faut tout entreprendre,
Et forcer l'ennemi qui ne se veut pas rendre :
Allons donc le sommer pour la dernière fois ;
Et lui faire éprouver ce que peuvent les rois. 490

ACTE II

SCÈNE I

Ursace, Olicharsis, Olimbre.

URSACE

Il prétend (dites-vous) forcer l'impératrice ?

OLICHARSIS

Il n'est point de conseil dont son cour ne s'aigrisse :

Il prend un bon avis, pour une trahison,

Et ne peut écouter la voix de la raison.

Par celle d'un méchant, son âme est obsédée ;

495

Et son âme s'égare, étant si mal guidée.

Aspar, le traître Aspar, qui peut tout aujourd'hui,

Lui fait prendre un dessein lâche et digne de lui :

Je vous en avertis, cher Ursace, et je tremble,

Que quelqu'un en ce lieu ne nous surprenne ensemble,

500

Elle serait perdue, et nous serions perdus :

Séparons-nous plutôt, de peur d'être entendus.

Je retourne au palais ;

OLIMBRE

Allez, ami fidèle,

OLICHARSIS

J'observerai ce prince, et je prendrai soin d'elle.

505

URSACE

Ô le plus malheureux qui respire le jour,
 Objet de la colère, et du sort, et d'amour !
 Toi qui te vois en butte aux traits de leur envie ;
 Ursace infortuné, perds, perds enfin la vie ;
 Contente la rigueur de l'amour et du sort ;
 Et finis tant de morts, par une seule mort.
 Au milieu des malheurs que le destin t'envoie,
 Tu peux te consoler par une triste joie,
 Puisque tu sais qu'Eudoxe a longtemps résisté,
 Et qu'elle ne se rend qu'à la nécessité ;
 Qu'elle combat encor contre une âme si noire ;
 Ursace, c'est assez, c'est même trop de gloire ;
 Entre dans le tombeau, fait qu'elle puisse enfin,
 Quand tu ne seras plus, obéir au destin ;
 Il est juste, il est juste, autant qu'elle est fidèle ;
 Tu ne méritais pas l'honneur d'être aimé d'elle.
 Tu fus trop téméraire, et l'orgueil te perdit,
 Qu'un roi l'emporte donc : mais lâche qu'as-tu dit ?
 Celle dont la vertu n'aura point de seconde,
 Celle qui commandait à la moitié du monde,
 Qui tenait en ses mains l'empire d'occident,
 Souffrira donc enfin un si triste accident ?
 Et tu pourras souffrir qu'un vandale, un barbare
 Emporte insolemment une beauté si rare ?
 Tu mourras sans le perdre, et sans la secourir ?
 Ha ! Lâche, meurs plutôt, d'avoir voulu mourir.
 Entends, entends la voix de la triste princesse,
 Qui se mêle à ses pleurs, qui t'appelle sans cesse,

510

515

520

525

530

Qui signale en ce lieu son amour et sa foi,
 Et qui semble te dire, Ursace, sauve-moi. 535
 Pardonne, chère Eudoxe, au dessein qui te fâche :
 Ce cour est affligé, mais ce cour n'est point lâche.
 Il a voulu mourir, te voyant enlever,
 Il veut vivre et mourir, afin de te sauver.
 Allons, allons, Olimbre, où la fureur m'emporte ; 540
 Il n'est point de palais, ni de garde assez forte,
 Pour retenir un coeur qu'on ne peut surmonter.
 Le trône a des degrés par où l'on peut monter :
 C'est en vain qu'un tyran y veut cacher son crime ;
 Qui ne vit point en roi, n'est pas roi légitime ; 545
 Et qui ne sauve point sa reine d'un malheur,
 Est perfide sujet, ou soldat sans valeur.
 À la mort, à la mort, ou plutôt à la gloire ;
 La fortune aujourd'hui ne tient point la victoire ;
 Elle dépend de nous, elle est en cette main ; 550
 Elle s'en va punir ce monarque inhumain ;
 Rien ne peut s'opposer à ma juste vengeance :
 Mais un si haut dessein veut de la diligence ;
 Ne perdons point de temps, et montrons aujourd'hui,
 Qu'en méprisant sa vie, on tient celle d'autrui. 555

OLIMBRE

Je suis prêt de mourir, et pour votre service,
 Et pour ma Placidie, et pour l'impératrice :
 Ursace, aucun péril ne peut m'épouvanter,
 Et je n'en connais point que je n'ose tenter.
 Mais quoi, notre espérance est sans doute détruite ; 560
 Si la force en ce jour agit sans la conduite :
 Au milieu de sa cour, assassiner un roi,
 C'est se perdre sans fruit, et tout perdre avec soi,
 Attendons, il s'agit d'une affaire trop grande.

URSACE

Hélas, trop sage ami, que veux-tu que j'attende ? 565
Qu'un barbare insolent me ravisse mon bien ?
Qu'il m'enlève un trésor, qu'il ne me laisse rien ?
Et que je sois venu sur les rives d'Afrique,
Pour rendre ma disgrâce, ou ma honte publique ?
Qu'Ursace n'ait vécu sans joie et sans bonheur, 570
Que pour mourir après, sans gloire, et sans honneur ?
Qu'il soit sans sentiment, sans force, et sans courage ?
Qu'il soit sans déplaisir, sans colère, et sans rage ?
Ha ! Cela ne se peut, cela ne se doit pas ;
Ce mal a quelque chose au-delà du trépas ; 575
Vivre ainsi, n'est pas vivre, ô funeste mémoire !
C'est mourir pour l'honneur, et survivre à sa gloire.

OLIMBRE

Ne précipitons rien ;

URSACE

Mais précipitons tout ;
Poussons, poussons plutôt le malheur jusqu'au bout ; 580
La tempête finit, alors qu'elle est extrême ;
Et l'on peut se sauver par le naufrage même.

OLIMBRE

Attendez, attendez ;

URSACE

Ha ! J'ai trop attendu :

OLIMBRE

Vous perdez...

585

URSACE

Quoi, je perds, ne suis-je pas perdu ?

OLIMBRE

Mais vous perdez encor par votre impatience,
Mais vous perdez encor par votre violence,
L'objet de vos désirs et des miens ;

URSACE

Et pourquoi ?

590

OLIMBRE

Lorsqu'un peuple irrité verra meurtrir son roi,
Croyez-vous qu'il pardonne à ces pauvres princesses
Qui seront le sujet de toutes ses tristesses ?
Non, ne vous flattez point, ce peuple furieux
Viendra les égorger, et peut-être à vos yeux :
Lors en vain nous mettrons notre force en usage,
Et leur sang jaillira jusqu'à votre visage.

595

URSACE

Ha ! Cruel je me rends, et tu m'as su forcer ;
Mon cour ne peut souffrir un si triste penser ;
Il faut sauver Eudoxe, et suivre ton envie,
Puisque tu me fais voir qu'il s'agit de sa vie.
Vous, desseins criminels, abandonnez mon cour,
Cédez à Genserik, qui doit être vainqueur ;

600

Et vous, cour affligé, mourant pour l'amour d'elle,
Soyez moins généreux, pour être plus fidèle ; 605
Préférez l'intérêt d'un objet si charmant ;
Faites-la vivre en reine, et mourez en amant ;
Oui, oui, c'est pour vous seul que la tombe est ouverte ;
Gardez de l'engager dans votre triste perte ;
Mourez plutôt cent fois, mais mourez inconnu ; 610
Sans lui faire savoir que vous soyez venu ;
Ainsi le veut le sort, dont la force est extrême,
Ainsi le voulons-nous, et l'amour, et moi-même.

OLIMBRE

À se désespérer, votre esprit est trop prompt :
Allons chercher encor le Prince Thrasimond ; 615
Vous savez que l'amour lui fait sentir sa flamme,
Et que la jeune Eudoxe a pouvoir sur son âme ;
Vous savez que ce prince a beaucoup de vertu ;
Lui seul peut relever votre esprit abattu ;
Lui seul peut s'opposer au dessein de son père ; 620
Et nous rendre à la fin la fortune prospère.

URSACE

Allons, mais souviens-toi s'il arrive un malheur,
Que ta voix seulement arrêta ma valeur.

OLIMBRE

J'ouï du bruit, passons vite.

SCÈNE II

L'Impératrice, Eudoxe, Placidie.

L'IMPERATRICE

Ainsi quoi qu'il arrive, 625
 Si le corps est captif, l'âme n'est point captive ;
 Sa liberté natale est un riche trésor,
 Que même dans les fers, elle conserve encor ;
 Et que tous les tyrans, avec leur insolence,
 N'ont jamais pu soumettre à tant de violence. 630
 Ils peuvent renverser des empires entiers ;
 En arracher le sceptre aux justes héritiers ;
 Sur la tête des rois, par un orgueil extrême,
 Marcher en s'élevant jusqu'à leur trône même :
 Mais encor que leur vice en paraisse vainqueur, 635
 Ils ne sauraient forcer la liberté du cour.
 Cette place est trop forte, et de trop d'importance ;
 On ne la prend jamais que par intelligence ;
 Contre elle aucun effort n'a jamais réussi,
 Et quand elle est surprise, elle veut l'être aussi. 640
 En vain de Genséric, la force, et la fortune,
 Tâchent de soutenir l'amour qui m'importune ;
 En vain sa cruauté me retient en prison ;
 En vain il m'interdit le fer et le poison ;
 En vain tant de malheurs secondent son envie ; 645
 Je sortirai de tout, en sortant de la vie.
 Vous qui tenez le jour, et du ciel, et de moi ;
 Si je le perds ici par la fureur d'un roi,
 Apprenez à combattre avec les destinées,
 Et n'oubliez jamais ce que vous êtes nées : 650
 Témoignez au tyran qui règne en cette cour,
 Qu'on vous mit dans la pourpre, en vous mettant au jour,
 Et malgré la rigueur du joug qui vous oppresse,

Que vous êtes du sang des empereurs de Grèce :
Et qu'enfin votre père obtint du genre humain,
Et le nom de César, et l'empire romain.

655

PLACIDIE

Que votre majesté, s'il lui plaît, se console ;
Cette vertu sublime, apprise en son école,
Ne permettra jamais à nos jeunes esprits
De la perdre de vue, au sentier qu'elle a pris.

660

EUDOXE

Oui nous voulons l'aimer, oui, nous la voulons suivre,
Et soit que votre cour veuille mourir ou vivre,
Qu'il conserve la vie, ou qu'il coure au trépas,
Madame, assurez vous que nous suivrons vos pas.

L'IMPERATRICE

Ha ! Le voici venir, cet importun vandale.

665

SCÈNE III

Genséric, L'Impératrice, Eudoxe, Placidie.

GENSERIC

Après une amitié qui n'eut jamais d'égale,
Après avoir passé des mers pour vous venger,
Et vaincu pour cela tout un peuple étranger ;
Avoir couru si loin de ma natale terre ;
Armé tant de vaisseaux, et tant de gens de guerre ;
Fait punir l'assassin de votre cher époux,
Seulement pour vous plaire, et pour l'amour de vous :

670

Mais tout cela n'est rien, non ce n'est rien, madame ;
 Mais après que l'amour vous a donné mon âme ;
 Après mille devoirs rendus à vos beautés, 675
 Les armer contre moi de mille cruautés,
 Par elles chaque jour attenter à la vie
 De celui qui vous sert, et qui vous a servie,
 Ha ! Madame, c'est trop ; et votre jugement,
 En cette occasion s'égare assurément : 680
 De quels profonds respects ne vous ai-je honorée ?
 N'êtes-vous pas servie, ou plutôt adorée ?
 Ne commandez-vous pas en ces lieux plus que moi ?
 Ne fais-je pas l'esclave, encor que je sois roi ?
 Et moi qui fais trembler, et l'Europe, et l'Afrique, 685
 N'ai-je pas trop souffert, votre humeur tyrannique,
 N'ai-je pas enduré sans oser murmurer,
 Ce qu'un simple sujet ne pourrait endurer ?
 Enfin tant de mépris et tant d'ingratitude,
 Un orgueil si constant, un traitement si rude, 690
 Un esprit inflexible, un coeur sans amitié,
 Un cour qui ne connaît, ni raison, ni pitié,
 Forcent ma patience, au milieu de mes larmes
 De se désespérer, et de prendre les armes.
 Elle les prend madame, et dans l'extrémité, 695
 Ou vous avez réduit mon courage irrité,
 Tout ce que je puis faire en l'état où nous sommes,
 En présence du ciel, en présence des hommes,
 C'est de vous protester pour la dernière fois,
 Que si votre rigueur, n'est sensible à ma voix ; 700
 Si vous ne vous portez à m'être moins cruelle ;
 Si vous ne recevez une ardeur mutuelle ;
 Si vous ne recevez un sceptre tant offert ;
 Je vaincrai par la force, un orgueil qui me perd :
 Madame songez-y, sans tarder d'avantage, 705
 Car je suis Genséric, et je suis à Carthage.

L'IMPERATRICE

Seigneur avec raison ce discours me surprend :
 Je ne l'attendais pas d'un monarque si grand :
 Je sais qu'il est certain que vous m'avez servie,
 Et je m'en souviendrai le reste de ma vie : 710
 Mais tenant ce service, et si grand et si cher,
 Il n'était pas besoin de me le reprocher.
 Et moins encor seigneur était-il raisonnable,
 De me faire un discours qui n'est pas pardonnable,
 Qui vous offense plus, qu'il ne peut m'offenser, 715
 Puisqu'un prince bien né, n'y peut jamais penser.
 Je ne le puis souffrir, ni m'imposer silence ;
 Non, je ne puis souffrir ce mot de violence ;
 Il choque mon honneur, il fait tort à mon sang,
 Et ne se doit point dire, à celles de mon rang. 720
 Oubliez-vous seigneur, que cette infortunée
 Deux fois impératrice, et deux fois couronnée,
 A tenu si longtemps le sceptre dans sa main,
 Compagne d'un César, d'un empereur romain,
 Et que je suis enfin pour ne dire autre chose, 725
 Fille d'Athenais, fille de Théodose ?
 Et qu'on a vu souvent, mon père, et mon époux,
 Paraître sur le trône, et des rois à genoux.
 Ha seigneur, parlez mieux, et rentrez en vous-même ;
 Les princes peuvent perdre, et sceptre et diadème 730
 C'est un renversement que l'on a vu cent fois,
 Et qu'on peut voir encor ; mais ils sont toujours rois.
 Ne vous suffit-il pas de me tenir captive ?
 De me faire languir sur une étrange rive ?
 Et loin des bords du Tibre, où j'ai régné longtemps, 735
 Empêcher le secours de la mort que j'attends ?
 Voulez-vous m'offenser, voulez-vous qu'on vous blâme.
 Voulez-vous que les fers, oppriment jusqu'à l'âme ?

Voulez-vous me contraindre à chérir aujourd'hui,
 L'auteur de ma prison, l'auteur de mon ennui ? 740
 Qu'à d'injustes désirs, je devienne sensible ?
 Ha seigneur c'est vouloir une chose impossible ;
 C'est ce qui ne peut être, et croyez désormais,
 Que cette volonté ne me prendra jamais.
 En l'état où je suis, en l'état où vous êtes, 745
 Beaucoup accepteraient l'offre que vous me faites,
 Beaucoup ayant prié, vous auraient entendu,
 Afin de remonter sur un trône perdu :
 Mais tant de maux soufferts, m'ont bien ôté l'envie,
 Et du trône, et du sceptre, et même de la vie : 750
 Tout m'est indifférent, ou pour dire encor mieux,
 Tout m'est insupportable, et tout m'est odieux :
 Il n'est grandeur royale, il n'est rang, ni puissance,
 Honneur, respect, devoir, service, obéissance,
 Amour, contentement, félicité, plaisir, 755
 Qui puisse me toucher de l'ombre d'un désir.
 Un chagrin éternel, par une vapeur noire,
 M'enveloppe les sens, l'esprit, et la mémoire,
 Et me rendant stupide aux objets les plus beaux,
 Fait errer cet esprit, à l'entour des tombeaux : 760
 C'est là qu'est tout mon bien, c'est là que je veux être,
 Donc si dans votre cour, quelque pitié peut naître ;
 Si les malheurs d'autrui, vous peuvent émouvoir ;
 Si j'ai quelque crédit, si j'ai quelque pouvoir ;
 Si la raison encor ne vous est ennemie ; 765
 Permettez que je meure, au moins sans infamie ;
 Et qu'un noble trépas arrête le dessein,
 Qu'une injuste fureur, vous a mis dans le sein.
 Je vous conjure donc, par Rome surmontée,
 Par ce haut rang de gloire, où la vôtre est montée, 770
 Par les fameux lauriers, qui vous ceignent le front,
 Par ce bras généreux, si vaillant et si prompt,

Par le titre de roi, par l'honneur, par vous-même,
De poignarder ce cour, sans vouloir qu'il vous aime.

GENSERIC

Comment, vous préférez la mort à mon amour ! 775
 Vous me haïssez plus, que vous n'aimez le jour !
 Et votre oeil qui s'obstine à sa rigueur première,
 Pour perdre mon objet, veut perdre la lumière :
 Qui cause le mépris, que vous avez pour moi ?
 Sont-ce les qualités, et d'amant et de roi ? 780
 Et dans les sentiments que votre orgueil vous donne,
 Est-ce trop peu pour vous, que porter la couronne ?
 Que faut-il être, un dieu, pour pouvoir mériter ?
 D'aimer sans vous déplaire, et sans vous irriter ?
 Non, ce n'est point l'objet que ce cour se propose : 785
 Et son orgueil n'a pas une si noble cause ;
 Son sentiment est bas, honteux, servile, abject ;
 Et méprisant les rois, il adore un sujet :
 Le souvenir d'Ursace, occupe sa pensée ;
 C'est ce fantôme heureux, qui vous rend insensée ; 790
 C'est lui qui me détruit, qui me fait rebuter,
 Et qui sort du tombeau, pour me persécuter.
 Ennemi de mon bien, obstacle de ma joie,
 Fantôme, prend un corps, afin que je te voie,
 Ne sois plus invisible, en me persécutant, 795
 Viens ici, montre-toi, ta maîtresse t'attend.

L'IMPERATRICE

Ni mon cour n'est point bas, ni ma vertu douteuse,
 On doit cacher sa flamme, alors qu'elle est honteuse :
 Mais lorsqu'on est brûlé d'un feu si pur, si beau,
 D'un feu qui se conserve, au milieu du tombeau ; 800
 L'âme la plus parfaite, et la plus estimée,

Peut dire hautement, qu'elle en est enflammée.
Je ne le cèle point, j'aime son souvenir :
La mémoire d'Ursace en moi ne peut finir ;
Il eut tant de vertus, il les posséda telles,
Qu'il est juste après lui de les rendre immortelles ;
J'en veux toujours parler, c'est l'unique moyen ;

805

GENSERIC

Mais ce n'était pourtant, qu'un simple citoyen.

L'IMPERATRICE

Non, mais ces citoyens ont conquis la terre ;
Et portant en tous lieux, la frayeur et la guerre,
On les a vus souvent, favorisées de Mars,
Traîner des rois captifs, attachés à leurs chars.

810

GENSERIC

Ha j'empêcherai bien que ce malheur n'arrive !

L'IMPERATRICE

Une autre fois pourtant, Carthage fut captive :

GENSERIC

Mais le sort est changé, Rome l'est à son tour :

815

L'IMPERATRICE

Et Rome peut encor, se revoir Rome un jour.

GENSERIC

Quoi vous me menacez !

L'IMPERATRICE

Je repousse un outrage ;

GENSERIC

J'ai beaucoup de pouvoir ;

L'IMPERATRICE

J'ai beaucoup de courage.

820

GENSERIC

Craignez, craignez un roi, que vous mettez si bas :

L'IMPERATRICE

Je ne crains que le ciel, que je n'offense pas.

GENSERIC

Enfin votre rigueur est toujours obstinée.

L'IMPERATRICE

Je veux mourir en reine, ainsi que j'y suis née.

GENSERIC

Prenez un bon conseil,

825

L'IMPERATRICE

Le conseil en est pris,
Et je n'ai pas un coeur, à souffrir le mépris.

GENSERIC

Enfin c'est trop souffrir cet orgueil qui me brave :
C'est trop faire le faible, et trop faire l'esclave ;
L'excès d'humilité ne sied pas bien aux rois, 830
Et le vainqueur tout seul, doit imposer des lois.
Ville, que les romains ont jadis saccagée,
Rome sera punie, et Carthage vengée ;
Et comme ses remparts n'ont pû nous résister,
Je vaincrai cet orgueil, difficile à dompter. 835
J'entre dans le jardin ; si devant que j'en sorte,
Vous ne vous résolvez à parler d'autre sorte ;
Sachez (pour me payer d'un temps si mal usé)
Que la force obtiendra, ce qu'on m'a refusé,
Je vous le dis encor, songez-y donc madame. 840

L'IMPERATRICE

Ô ciel ! En quel état réduisez-vous mon âme ?
Quoi, faut-il que j'endure un si sensible affront ?
J'en ai la mort au sein, et la rougeur au front.
À moi tant d'insolence, à moi tant de menaces !
À moi qui tiens le jour de ces illustres races, 845
À qui toute la terre obéit si longtemps !
À moi faire aujourd'hui le discours que j'entends !
Moi, me traiter d'esclave, ô fortune ennemie,
Comble-moi de malheurs, mais non pas d'infamie :
Je perds avec le trône, et repos, et bonheur, 850
Bref, tu m'as tout ravi, mais laisse-moi l'honneur.
Je ne demande point que ma disgrâce cesse ;

Je ne veux seulement que mourir en princesse ;
Je ne veux seulement qu'arrêter par ma mort,
L'amour de ce barbare, et son barbare effort. 855
Hélas que dois-tu faire Eudoxe infortunée,
Parmi tant de malheurs où l'on t'a condamnée ?
Quel conseil dois-tu prendre en cette extrémité ?
Quel asile te reste, et quelle sûreté ?
Et comment vaincre ici la rage frénétique 860
D'un monstre qui commande aux monstres de l'Afrique ?
D'un monstre si cruel, d'un monstre si brutal !
Hélas tout m'est contraire, hélas tout m'est fatal !
L'espérance en ce jour, de tout point m'est ravie :
Je perds même l'espoir, de perdre enfin la vie, 865
Parmi tant de douleurs, ne pouvant expirer,
Je crois souffrir un mal, qui doit toujours durer ;
Oui oui cruel destin, dans ma triste aventure,
Changez l'ordre établi, renversez la nature ;
Et comme c'est la mort qui me peut secourir, 870
Venez rendre immortel, un coeur qui veut mourir.

PLACIDIE

Hé madame,

EUDOXE

Calmez ces pensées qui vous troublent :

L'IMPERATRICE

Mes filles, c'est pour vous que mes douleurs redoublent :
Et mon esprit sensible à la juste amitié, 875
S'il a beaucoup de peur, n'a pas moins de pitié.
Car si pour mon bonheur la Parque nous sépare,
Vous restez après moi dans les mains d'un barbare,

À qui tout est permis, et qui fait tout aussi ;
 Et je mourrai deux fois, si vous mourrez ici. 880
 Ciel écoute la voix, que je pousse pour elles ;
 Arrête après ma mort, leurs disgrâces cruelles ;
 Mais si ce fier tyran est encor forcené,
 Ciel, prive-les du jour que je leur ai donné :
 Hélas, de quel malheur ma fortune est suivie, 885
 De souhaiter leur mort, ayant causé leur vie.
 Où sera mon refuge, où sera mon recours ?
 La terre est impuissante, et les cieux semblent sourds.
 Ô toi pour me tirer d'une triste aventure,
 Ursace, cher Ursace, ouvre ta sépulture ; 890
 Ouvre-la cher esprit, si j'ai quelque pouvoir ;
 Sors pour me délivrer, et pour me recevoir ;
 Et puisque mon destin est proche de son terme,
 Que ta main m'y conduise, et qu'elle la referme.
 Vois si j'ai conservé ma constance et ma foi ; 895
 Considère les maux, que je souffre pour toi ;
 Juge si ton Eudoxe est volage ou fidèle ;
 Si son cour méritait les soins que tu pris d'elle,
 S'il conserve un objet, et si cher et si beau ;
 Et s'il estime un trône au prix de ton tombeau. 900
 Mais je discours en l'air, et mon esprit s'égare,
 On ne peut réunir ce que la mort sépare,
 Les morts n'entendent plus, ni soupirs, ni clameurs,
 Ursace ne vit plus, meurs donc Eudoxe, meurs.

SCÈNE IV

L'Impératrice, Thrasimond, Placidie, Eudoxe.

L'IMPERATRICE

Ha seigneur ! C'est ici qu'une vertu si haute, 905

Doit contredire un père, et réparer sa faute :
 C'est ici qu'un esprit, si grand, et généreux,
 Peut arrêter le cours de mon sort malheureux.
 Je ne demande point que suivant ma colère,
 Votre bras irrité, s'arme contre son père. 910
 Au contraire seigneur, je demande aujourd'hui,
 Que vous sauviez sa gloire, et combattiez pour lui.
 Empêchez par ma mort qu'il ne se déshonore :
 Il est encore temps, vous le pouvez encore,
 En me privant du jour, seigneur, vous le pouvez, 915
 Ou pour mieux dire encor, seigneur, vous le devez.
 Voudriez vous épouser la fille d'une femme,
 Qu'un prince violent, aurait rendue infâme ?
 Ha, seigneur votre rang ne vous le permet pas :
 Votre honneur, et le mien demandent mon trépas : 920
 Il y va de ma gloire, il y va de la vôtre,
 Et de celle d'un roi, si contraire à la nôtre :
 Donnez donc un trépas, et si cher, et si doux,
 Ou si tant d'amitié, que vous avez pour nous,
 Malgré tant de malheurs, n'approuve point l'envie, 925
 Que j'ai de les finir, en finissant ma vie,
 Et que l'amour d'Eudoxe, en joignant vos esprits,
 Ne puisse consentir au dessein que j'ai pris :
 Tâchez donc d'arracher de cet esprit sauvage,
 Un dessein qui me perd, un dessein qui m'outrage, 930
 Et qui (s'il dure encor) mettra certainement,
 Ces princesses et moi, dans un seul monument :
 Je vous conjure ici...

THRASIMOND

Que faites-vous madame ?

L'IMPERATRICE

Par l'honneur, par l'amour, par votre belle flamme,
Par celle qui vous aime, et que vous aimez tant,
De nous rendre aujourd'hui ce service important.

935

PLACIDIE

Ha, seigneur, sauvez-nous,

THRASIMOND

Vous me comblez de honte,

EUDOXE

Seigneur,

940

THRASIMOND

Ô dieu je meurs,

EUDOXE

Si l'amour qui me dompte,
Généreux Thrasimond, vous touche au même point,
Ne l'abandonnez pas, ne m'abandonnez point.

THRASIMOND

Moi vous abandonner ! Ha dans cette aventure,
Je ne balance point l'amour et la nature ;
Je ne connais que trop l'injustice du roi,
Et pour sa propre gloire, et pour vous, et pour moi :
Madame, assurez-vous que cet injuste père,
Se laissera fléchir, ainsi que je l'espère,

945

950

Ou qu'il verra ce cour, d'espoir abandonné,
Rendre à ses cruautés le sang qu'il m'a donné :
Je m'en vais le trouver :

L'IMPERATRICE

Ce n'est pas mon envie :

THRASIMOND

Et je garderai mieux votre honneur que ma vie.

955

L'IMPERATRICE

Me le promettez-vous ?

THRASIMOND

Oui, je vous le promets ;
Et si je ne le fais, ne m'estimez jamais.

ACTE III

SCÈNE I

Thrasimond, Genséric, Aspar.

THRASIMOND

Seigneur, ma liberté vous doit sembler étrange :
Aussi votre oeil s'irrite, et votre teint se change ; 960
Et je m'aperçois bien que ce que je vous dis,
Quoique juste en effet, vous semble trop hardi.
Mais quelque trouble enfin, qui sur ce front s'élève,
Me dut-il foudroyer, si faut-il que j'achève,
Et pour votre intérêt, autant que pour le mien, 965
Puisque j'ai commencé, que je ne cèle rien.
Certains esprits seigneur, que l'intérêt anime,
certains esprits méchants, qui vivent de leur crime,
Connaissant votre humeur, connaissant sa bonté,
Usent insolemment de sa facilité, 970
Disent tout, osent tout, voyant qu'on leur pardonne ;
Et donnent des conseils dignes de qui les donne.
Mais ces pestes d'état, si l'on souffre leur voix,
Ayant perdu l'honneur, perdent après les rois.
Ces lâches, ces flatteurs, ces âmes mercenaires, 975
Parmi les trahisons, qui leur sont ordinaires,
N'en ont point de plus grande, et plus à redouter,
Pour l'honneur de celui qui les daigne écouter,

Que celle qui conduit sa raison aveuglée,
 Dans les cruels transports d'une amour dérégée : 980
 Ces infâmes esprits, par ce mauvais conseil,
 Impriment une tâche aux rayons d'un soleil,
 Que ne saurait cacher leur malice profonde,
 Car les vices des rois, sont vus de tout le monde.
 Leurs feux les plus cachés, sont toujours découverts ; 985
 Ha seigneur, ha seigneur, que dira l'univers,
 Lui qui vous connaît tant, lui qui vous considère,
 Lorsqu'il saura l'erreur qu'on vous oblige à faire ?
 Faut-il que Genséric, cet illustre vainqueur,
 Qui s'est fait un état, aussi grand que son cour, 990
 Et dont l'illustre cour, est plus grand que la terre,
 Ternisse dans la paix, l'honneur acquis en guerre ?
 Et que les bords de Calpe, et ceux d'Abile aussi,
 Sachent que leur vainqueur, se déshonore ici ?
 Faut-il qu'on vous reproche, ayant vaincu l'Afrique, 995
 Que la foi d'un vandale, est une foi punique ?
 Car en cette action, seigneur, vous témoignez,
 Que vous prenez l'humeur, des lieux où vous régniez.
 Une reine en ses maux, vous appelle à son aide ;
 Vous lui donnez la mort, en suite du remède ; 1000
 Vous ne la délivrez, que pour la captiver ;
 Enfin vous la perdez au lieu de la sauver :
 Vous la persécutez d'une amour qui la fâche ;
 Et tout cela seigneur, par le conseil d'un lâche.
 Mais si ce grand esprit, que vous tenez des cieux, 1005
 En cette occasion voulait ouvrir les yeux,
 Et considérer bien ce qu'il veut entreprendre,
 Bien loin de l'attaquer, il voudrait la défendre,
 Et pour la satisfaire, après un si grand tort,
 Condamnerait lui-même un perfide à la mort. 1010
 C'est à quoi la raison, par ma voix vous exhorte,
 Et si cette raison n'est encore assez forte,

C'est à quoi votre honneur, vous oblige aujourd'hui ;
 Ne faites rien pour moi, mais faites tout pour lui ;
 Sauvez l'impératrice, en sauvant votre gloire ;
 Emportez sur vous-même, une illustre victoire ;
 Et s'il faut apaiser votre esprit irrité,
 Ma tête répondra de ma témérité.

1015

GENSERIC

Qu'est-ceci Thrasimond ? Qui porte votre langue,
 À me faire aujourd'hui cette belle harangue ?
 Avez-vous oublié que je suis votre roi,
 Et perdu le respect, qu'on doit avoir pour moi ?
 Et depuis quand mon fils, la divine largesse,
 Vous a-t-elle donné cette haute sagesse,
 Qui s'ingère en ce lieu, de conseiller les rois,
 Et qui veut maintenant, leur prescrire des lois ?
 Depuis quand (s'il vous plaît) s'est fait ce beau miracle
 Qui d'un jeune étourdi nous a fait un oracle,
 Qui prédit l'avenir, qui blâme ma rigueur,
 Qui voit tous mes desseins, et qui lit dans mon cour ?
 Vraiment cette aventure est si rare et si belle,
 Qu'il faut que tout le monde entende parler d'elle,
 Et vous m'obligerez, en m'apprenant aussi,
 Qui vous a commandé, de me parler ainsi.
 Répondez (s'il vous plaît) mon censeur et mon maître ;
 Est-ce à vous à juger, est-ce à vous à connaître,
 Et de tous mes pensers, et de tous mes desseins,
 Et le ciel a-t-il mis mon sort entre vos mains ?
 De quoi vous mêlez-vous, sage et grand habile homme ?
 Avez-vous pris en main les intérêts de Rome ?
 Prétendez-vous passer pour son libérateur,
 Et disputer de gloire avec son fondateur ?
 Voulez-vous relever la chute de l'empire,

1020

1025

1030

1035

1040

Ou vous mettre vous-même en un état bien pire ?
Allez jeune insolent, allez, ne parlez plus ;
Ou j'arrêterai bien ces discours superflus ;
Et je vous ferai voir (moi qui vous peux détruire)
Que ce n'est point à vous, à vous mêler d'instruire.

1045

THRASIMOND

Seigneur je n'instruis point, mais la raison instruit
Avec beaucoup d'ardeur, quoiqu'avec peu de fruit.

1050

GENSERIC

Quoi vous me répliquez !

THRASIMOND

C'est elle qui réplique.

GENSERIC

C'est vous qui m'offensez.

THRASIMOND

C'est elle qui s'explique.

GENSERIC

Vous perdez le respect que vous devez avoir.

1055

THRASIMOND

Je songe à votre gloire, et je fais mon devoir.

GENSERIC

Vous n'appréhendez point ma colère irritée.
On doit l'appréhender, quand on l'a méritée.

GENSERIC

Et par cette raison, craignez-la désormais :

THRASIMOND

Et par cette raison, je ne craindrai jamais.

1060

GENSERIC

Vous, censurer un roi que tout le monde estime !
Je n'attaque en parlant, que l'auteur de son crime.

ASPAR

Ha seigneur ce discours semble être dit à moi,
Mais votre altesse a tort...

THRASIMOND

Oui traître c'est à toi ;
Esclave mercenaire, à toi flatteur du vice,
C'est à toi que j'en veux, et qu'en veut la justice ;
Et n'était le respect que je porte à mon roi,
Tu sentirais bien mieux qu'elle n'en veut qu'à toi.

1065

GENSERIC

Ha, c'est trop endurer une telle insolence,
Croyez que je saurai vous imposer silence ;
Et qu'un juste courroux vous saura mettre en lieu,

1070

Pour apprendre à parler à votre père, à Dieu.

THRASIMOND

Père fier et cruel, et cruelle aventure ;
Sentiments de respect, que donne la nature, 1075
Sentiments de colère, et d'honneur, et d'amour,
Hélas, que dois-je faire en ce funeste jour ?
À qui dois-je de vous, abandonner mon âme ?
Mais qui puis-je de vous abandonner sans blâme ?
Tous, tous également, occupez mon penser, 1080
Et tous m'êtes des dieux que j'ai peur d'offenser.
Ici nature parle, ici l'amour s'oppose ;
Ici l'une détruit, ce que l'autre propose ;
Je voudrais obéir, je voudrais me venger ;
Je voudrais... que voudrais-je en un si grand danger ? 1085
Je ne sais que vouloir, je ne sais que résoudre ;
Partout également, j'entends gronder la foudre ;
Tout dessein me fait peur, tout conseil m'est suspect ;
Et je suis tour à tour, l'amour et le respect.
Ô supplice cruel, dont mon âme est gênée ! 1090
Mais c'est trop balancer, ma parole est donnée,
Puisque je l'ai promis, il la faut secourir ;
Sauvons l'impératrice, et puis allons mourir :
L'amour le veut ainsi, la vertu nous l'ordonne ;
Suivons sans répugnance, un conseil qu'elle donne ; 1095
Nature doit céder, elle a moins de pouvoir,
Et tout cède avec elle, à ce premier devoir.

SCÈNE II

Thrasimond, Olimbre, Ursace.

THRASIMOND

Est-ce vous cher Olimbre, êtes vous à Carthage ?

Parmi tant de malheurs, ai-je cet avantage

De pouvoir partager mes desseins entre nous ?

1100

Est-ce vous cher ami, cher Olimbre est-ce vous ?

OLIMBRE

Oui seigneur c'est Olimbre, ou pour mieux dire encore,

C'est un coeur qui vous aime, un coeur qui vous honore,

Et qui témoignera, quelques maux qu'il ait eus,

Qu'il connaît son devoir, ainsi que vos vertus.

1105

THRASIMOND

Ha que je suis content, de vous voir en Afrique,

Mais avant que mon cour, et vous parle, et s'explique,

Il faut qu'avec vous je me plaigne du sort,

Qui nous ravit Ursace ;

URSACE

Ursace n'est pas mort,

1110

Ursace vit encor incomparable prince :

Oui le voici vivant, et dans votre province :

Le voici cet Ursace, encore trop heureux,

Puisqu'il n'est pas haï, d'un cour si généreux.

THRASIMOND

Ô plaisir sans égal !

1115

URSACE

Oui seigneur, cet Ursace,
Devrait perdre le jour, et votre bonne grâce,
S'il voulait vous cacher, qu'il est encore ici ;
Il a dû vous le dire, il vous le dit aussi,
Enfin vous le voyez, et son âme est ravie,
De vous abandonner, son honneur, et sa vie ;
Il ne vous cache point, ce qu'il cachait à tous,
Il craint tout en ces lieux, mais il s'assure en vous.

1120

THRASIMOND

Il le peut, il le peut, et je veux qu'il le voit ;
Ursace, Olimbre, amis, vous me comblez de joie ;

1125

OLIMBRE

Que veut Olicharsis ?

SCÈNE III

Olicharsis, Thrasimond, Ursace, Olimbre.

OLICHARSIS

Je viens vous avertir,
Qu'on a quelque dessein, que le roi va sortir ;
Que dans son antichambre on assemble ses gardes ;
Qu'Aspar est au milieu de trente hallebardes ;
Qu'il a parlé longtemps, à l'oreille du roi ;
Et que ce procédé me donne de l'effroi ;
Je connais la malice, et l'humeur de ce traître ;
Et comme moi seigneur, vous le devez connaître ;

1130

Je n'ai rien lu de bon, en son farouche aspect ;
Et ce qui vient de lui nous doit être suspect.

1135

THRASIMOND

Dieu ! Que devons nous faire ? En quel trouble est mon âme !

URSACE

Me permettre seigneur, d'attaquer cet infâme :
De lui mettre à l'instant un poignard dans le sein,
Et d'arrêter par là son coupable dessein.
Il est juste, il le faut, souffrez-le je vous prie :
C'est le plus doux moyen, qu'inspire ma furie ;
C'est le plus doux moyen que nous puissions choisir,
Et dans un mal si grand, et dans mon déplaisir.
Je sais qu'un nom de roi s'oppose à ma colère,
Et pour l'amour du fils, ce que je dois au père :
Mais dans l'extrémité, des maux où je me vois,
Je perds le souvenir de tout ce que je dois.
Seigneur, je ne saurais vous cacher ma pensée ;
Mon cour est enragé, mon âme est insensée ;
Je dois vaincre ou mourir, et ce cour s'y résout ;
Enfin mon désespoir est capable de tout.
Il faut, il faut me perdre, il faut que je périsse,
Il s'agit de l'honneur, et de l'impératrice ;
Bref il s'agit de tout ; et dans ce désespoir,
Je ne balance point, je connais mon devoir ;
Tant qu'Ursace vivra, sa force et son courage
S'opposeront toujours à cette injuste rage ;
Il ne souffrira point, que l'on traite aujourd'hui
Sa maîtresse en esclave, et même devant lui.
Il ne souffrira point que la rage ennemie
À tant de maux soufferts, ajoute l'infamie ;
Il ne souffrira point ; non il ne peut souffrir,

1140

1145

1150

1155

1160

Quelque obstacle en ce jour que le sort puisse offrir,
Qu'on force... à ce seul mot ma tristesse redouble ; 1165
L'horreur de ce penser, me confond, et me trouble ;
Je ne puis achever un si triste discours ;
Je sens que mon trépas en arrête le cours ;
L'excès de la douleur a trop de violence,
Et la main de la mort vient m'imposer silence : 1170
Je succombe, je meurs, mais gardons de mourir ;
Il n'est pas temps encor, il la faut secourir ;
Il faut faire un effort, pour souffrir et pour vivre ;
La raison veut qu'on vive, afin qu'on la délivre ;
Elle l'ordonne ainsi, quoiqu'il puisse arriver ; 1175
Et l'amour veut qu'on meure, afin de la sauver.
Faisons donc l'un et l'autre ; ô prince magnanime !
Je sais que votre esprit est ennemi du crime,
Souffrez donc que mon bras signale ici ma foi,
Il n'en veut qu'au méchant qui conseille le roi. 1180

THRASIMOND

J'approuve une douleur, et si juste, et si forte,
Mais non pas le dessein où la douleur vous porte.
Sans doute il vous perdrait, veuillez donc le changer ;
C'est moi qui le puis faire avec moins de danger ;
Car je ne pense pas, que pour la mort d'un traître, 1185
Le roi puisse oublier que lui seul m'a fait naître.
Ainsi quoi qu'il arrive il faut qu'au même instant
J'aille perdre celui qui nous afflige tant :
Sa mort arrêtera ce dessein si funeste,
Enfin faisons cela, le ciel fera le reste. 1190

OLIMBRE

Mon cour pour votre altesse, a pourtant de l'effroi :
Ne vaudrait-il point mieux me présenter au roi ?

Vous savez que ce prince a pour moi quelque estime,
Peut-être que ma voix arrêtera son crime ;
Les moyens les plus doux sont les plus assurés :

1195

URSACE

Mais ils ne valent rien aux maux désespérés :
Qu'on laisse agir mon bras, puisqu'il le peut encore :

THRASIMOND

Il est vrai que le roi vous aime, et vous honore,
Mais en l'état qu'il est, mais en cette saison,
Il n'écouterait plus amitié ni raison.

1200

URSACE

Laissez-moi donc aller,

THRASIMOND

Non, demeurez Ursace :

URSACE

Que je perde un méchant,

THRASIMOND

Il faut que je le fasse :

URSACE

Pourquoi vous exposer ?

1205

THRASIMOND

Pourquoi vous perdre ici ?

URSACE

Ha ! Seigneur je le dois,

THRASIMOND

Et je le dois aussi.

URSACE

Au nom de la vertu contentez mon envie :

THRASIMOND

Au nom de l'amitié conservez votre vie.

1210

URSACE

Vous me désespérez, prince trop généreux :

THRASIMOND

Et vous nous voulez rendre encor plus malheureux.

URSACE

Je vous conjure ici, par ce cour franc de vice...

THRASIMOND

Et moi par le devoir, et par l'impératrice.
Contestez-vous encor ? Et cet auguste nom,
Sera-t-il sans pouvoir au cour d'Ursace ?

1215

URSACE

Non

Il peut tout sur mon cour, il peut tout dans mon âme,
Mais cette obéissance, est bien digne de blâme.

THRASIMOND

Tout l'univers connaît votre cour sans égal, 1220
Allez-moi donc attendre au palais d'Hannibal.
Vous, commandez aux miens de se rendre à la porte,
Afin qu'après le coup, ils me servent d'escorte,
Pour tâcher d'éviter la colère du roi :

URSACE

Non, non, je vous suivrai. 1225

THRASIMOND

J'ouï du bruit, laissez-moi.

SCÈNE IV

Genséric, Aspar.

GENSERIC

Avez-vous mis ma garde à l'entour de la place ?
Avez-vous commandé que personne ne passe ?
Et que si Thrasimond ose s'y présenter,
Que sans aucun respect on le fasse arrêter ? 1230

ASPAR

Oui seigneur je l'ai dit, et la place est gardée :

GENSERIC

Ouvrez donc cette porte.

ASPAR

Elle est barricadée ;
On ne saurait l'ouvrir, et le passe partout,
Avec tout mon effort, n'en peut venir à bout.

1235

GENSERIC

Quoi je suis à Carthage, et n'y suis pas le maître !
Orgueilleuse beauté, je vous ferai connaître,
Après tant de soupirs, de plaintes et de vœux,
Qu'on ne peut s'opposer à tout ce que je veux.
Frappez :

1240

ASPAR

Cette victoire est sans doute assurée.

SCÈNE V

Eudoxe, Genséric, Placidie.

EUDOXE

Seigneur, l'impératrice est déjà retirée,
On ne saurait la voir ; que votre majesté
Excuse s'il lui plaît, cette incivilité.

GENSERIC

Un dessein important veut que je l'entretienne,
Qu'on ouvre :

1245

PLACIDIE

Hélas seigneur, que l'honneur vous retienne.

EUDOXE

Considérez son rang.

PLACIDIE

Songez à ses malheurs.

EUDOXE

Et n'entreprenez point d'augmenter ses douleurs.

1250

GENSERIC

Ouvrez, ouvrez, Aspar, ici la force est bonne.

SCÈNE VI

L'Impératrice, Genséric, Aspar.

L'IMPERATRICE

Arrêtez Genseric, c'est moi qui vous l'ordonne :
Enfin c'est trop souffrir, enfin c'est trop flatter,
Et vous me réduisez aux termes d'éclater.
Ici le désespoir met la crainte en arrière,

1255

Et le commandement succède à la prière.
Oui je vous le commande, et j'en ai le pouvoir.
Avez-vous oublié quel est votre devoir ?
Que tous rois sont vassaux de la grandeur romaine,
En qu'un illustre sang, m'en rendit souveraine ? 1260
Quoi venir sans respect, et faire un si grand bruit,
En ces lieux, en ce temps, à cette heure, et de nuit !
Ô ciel où sommes-nous ! Et quelle procédure,
Se pratiqua jamais plus barbare et plus dure ?
Traiter une princesse, avec indignité ! 1265
Faire un sanglant affront, à cette qualité !
Ne considérer point son illustre naissance !
User insolemment, d'une injuste puissance !
N'être pas satisfait de la voir sans bonheur !
S'attaquer à ses jours, s'attaquer à l'honneur ! 1270
Ha ! Ne vous flattez point, d'une espérance vaine,
On n'acquiert point l'amour, par des effets de haine ;
Et l'insolence enfin, pire que le trépas,
Irrite un grand courage, et ne le fléchit pas.

GENSERIC

Madame, c'est pourquoi ne trouvez pas étrange, 1275
Si de tant de mépris, mon cour enfin se venge,
Et si par ce mépris mon courage endurci,
En cette occasion ; ne fléchit point aussi.

L'IMPERATRICE

Je n'ai nul sentiment qui ne soit équitable :
Mais le vôtre paraît injuste, et redoutable ; 1280
Mon cour en a tremblé, mon teint en a blêmi ;
Vous n'êtes plus amant, vous êtes ennemi.

GENSERIC

Ha je suis un amant, mais amant qu'on outrage,
Mais amant sans bonheur, et non pas sans courage,
Mais amant sans espoir, mais amant méprisé, 1285
Mais amant qui peut tout, et qui voit tout aisé.

L'IMPERATRICE

Quoi cruel tant de pleurs ne touchent point votre âme.
Vous ne craignez donc plus, ni le ciel, ni le blâme,
Il ne vous reste plus aucune humanité !
Vous violez les droits de l'hospitalité ! 1290
Vous ne respectez plus ni sexe, ni couronne !
Vous suivez les conseils que la fureur vous donne !
Vous vous abandonnez à ces lâches transports !
Vous affligez l'esprit, vous captivez le corps !
Vous perdez vos amis, vous perdez votre gloire ! 1295
Et tout pour obtenir une infâme victoire ;
Et tout pour contenter une illicite amour,
Qui vous ôte l'honneur, et qui m'ôte le jour.
Mais cruel, écoutez ce que je m'en vais dire
Et l'état où je suis, dans la crainte d'un pire. 1300
Tout ce qui peut brûler le plus facilement,
Sièges, daïs, et tapis, et tout l'ameublement ;
J'ai tout mis l'un sur l'autre en la chambre prochaine,
Afin de l'opposer au dessein qui vous mène ;
Regardez ce palais, regardez ce flambeau, 1305
Car la flamme et la cendre, en feront mon tombeau,
Si vous entreprenez de rompre cette porte :

ASPAR

La crainte de la mort, en son âme est trop forte.

GENSERIC

Dans l'état déplorable où vous m'avez réduit,
Après tant de travaux, que j'ai souffert sans fruit,
Non, après la rigueur d'une si longue attente,
Rien ne peut empêcher que je ne me contente.

1310

L'IMPERATRICE

Oubliez-vous l'honneur ?

GENSERIC

Tout, pour vous posséder :

L'IMPERATRICE

Ecoutez la raison.

1315

GENSERIC

Elle vient de céder :

L'IMPERATRICE

Elle parle pourtant ;

GENSERIC

Elle est mal écoutée :

L'IMPERATRICE

La justice la suit.

GENSERIC

Elle est peu redoutée.

1320

L'IMPERATRICE

Quoi, voulez-vous ma mort ?

GENSERIC

Voulez-vous mon trépas ?

L'IMPERATRICE

Ne fléchirez-vous point ?

GENSERIC

Ne fléchirez-vous pas ?

L'IMPERATRICE

Le ciel voit vos desseins.

1325

GENSERIC

Et vous voyez ma peine :

L'IMPERATRICE

Quoi mes propos sont vains !

GENSERIC

Quoi ma douleur est vaine !

L'IMPERATRICE

À la mort.

GENSERIC

Au plaisir.

1330

L'IMPERATRICE

Sauvons-nous.

GENSERIC

Sauvez-moi.

L'IMPERATRICE

Honneur.

GENSERIC

Amour.

L'IMPERATRICE

Je meurs.

1335

GENSERIC

Je ne vis que par toi :
Mais c'est trop différer l'aise qui me transporte.

L'IMPERATRICE

Arrête encor un coup.

GENSERIC

Gardes, rompez la porte.

L'IMPERATRICE

Barbare souviens-toi que je m'en vais mourir, 1340
Et que j'ai dans la main de quoi me secourir :
S'en est fait, il le faut ; ô bienheureuses flammes,
Venez perdre nos corps, et conserver nos âmes.

GENSERIC

Dieu qu'est-ce que je vois, le feu brille partout,
Il gagne ce palais, de l'un à l'autre bout ; 1345
Vite, que chacun coure, et qu'on tâche d'éteindre
Ce brasier dévorant, et que je dois tant craindre.
Que de tous les côtés on coure promptement ;
Au feu, soldats au feu, montez en un moment :
Entrons amis entrons, s'il est possible encore : 1350
Le feu les enveloppe, et le feu les dévore,
Ciel je les vois périr, ciel je les vois brûler ;
Et la flamme qui sort, me force à reculer :
Partout j'ouïs retentir, ce bruit épouvantable ;
Partout je vois flamber un feu si redoutable ; 1355
Tout croule, tout noircit, tout paraît confondu ;
Hélas elle est perdue, hélas je suis perdu !
Cette tragique mort, par l'univers semée,
Genséric, Genséric, détruit ta renommée.
Ha tyran qu'as-tu dit, ha tyran qu'as-tu fait ! 1360
Ô d'une injuste amour, injuste et triste effet !
Ô de ma violence, effet bien déplorable !
Eudoxe, belle Eudoxe, objet incomparable,
Au milieu de la flamme, au milieu du courroux,
Voyez votre bourreau, qui souffre plus que vous. 1365

Ô malheureuse amour je déteste ta flamme !
Ô remords violents qui tourmentez mon âme,
Ô faute reconnue, ô tardif repentir !
Percez, percez mon cour, faites-lui tout sentir,
Feux, fers, poisons, cordeaux, et pour punir mon vice,
De tous les châtiments, ne faites qu'un supplice ;
J'ai plus failli moi seul, que tous les criminels ;
Faites-moi donc sentir tous leurs maux éternels.

1370

ASPAR

Seigneur...

GENSERIC

Ha scélérat, auteur de ma disgrâce,
Oses-tu me parler, as-tu bien cette audace ?
Vois méchant, vois l'effet de ton crime et du mien,
Afin de commencer mon supplice et le tien.

1375

ASPAR

Ha seigneur...

GENSERIC

Détestable il faut que cette épée,
Pour punir tes forfaits dans ton sang soit trempée,
Et pour apprendre encor aux méchants comme toi,
À ne flatter jamais les vices de leur roi.

1380

SCÈNE VII

THRASIMOND

Lâches, tout votre effort est un trop faible obstacle :
 Dieu qu'est-ce que je vois, quel horrible spectacle ! 1385
 Tout le palais en flamme, hélas il faut mourir ;
 Par où pourrai-je entrer, par où dois-je courir ;
 Ici la flamme éclate, ici le feu se montre ;
 Partout elle ravage, en tout je la rencontre ;
 Je ne saurais passer, et puis il n'est plus temps : 1390
 On ne peut s'opposer, à la mort que j'attends :
 Mon Eudoxe a péri, mon Eudoxe est perdue ;
 Mon Eudoxe (ô malheur) ne peut m'être rendue ;
 Ha mon Eudoxe est morte, et sa mère, et sa soeur,
 Avec tous les plaisirs dont je fus possesseur. 1395
 Père sans amitié, barbare impitoyable,
 Qui sans doute as commis une faute effroyable ;
 Viens achever ton crime, et me priver du jour,
 Viens contenter ici, ta haine, et mon amour ;
 Viens ici contenter une si juste envie, 1400
 Je ne veux rien de toi, viens reprendre ma vie ;
 Viens m'arracher le coeur ; mais tigre ne viens pas,
 Je ne sais si Nature arrêterait mon bras ;
 Et si mon désespoir, si grand, si légitime,
 Ne voudrait point punir un crime par un crime. 1405
 Non, non je n'en sais rien, et dans mon désespoir,
 Peut-être la nature, aurait peu de pouvoir.
 Ô destin rigoureux, que ta force est à craindre !
 Mais lâche Thrasimond, de qui te veux-tu plaindre ?
 N'accuse point le ciel, ton père, et ton malheur : 1410
 N'accuse que ton bras, et ton peu de valeur ;
 Quoi, tarder si longtemps à forcer un passage,
 Que t'osaient disputer des hommes sans courage !

Des hommes qui tremblaient sachant ta qualité !
Et que tu devais vaincre avec facilité !
N'avais-tu pas promis et donné ta parole,
Que la fureur du roi n'aurait aucun effet ?
Traître tu l'as promis ; mais traître l'as-tu fait ?
Ha non, non, tu n'as fait qu'une promesse vaine :
Meurs donc pour te punir, et pour venger ta reine :
Meurs, prince infortuné, meurs.

1415

1420

SCÈNE VIII

Taleral, Thrasimond.

TALERBAL

Seigneur suivez-moi :
Mais sans perdre de temps :

THRASIMOND

Moi te suivre et pourquoi ?

TALERBAL

Oui seigneur, suivez-moi :

1425

THRASIMOND

Bizarre procédure !
En cette déplorable, et funeste aventure,
As-tu perdu le sens au milieu de l'effroi,
Que tu parles ainsi ?

TALERBAL

Non seigneur suivez-moi.

1430

THRASIMOND

Explique ton dessein, et tire-moi de doute.

TALERBAL

Ha seigneur suivez-moi, de crainte qu'on n'écoute,

THRASIMOND

Marche donc je te suis car en dépit du sort,
Ma main en tous endroits, saura trouver la mort.

ACTE IV

SCÈNE I

(Stances.)

URSACE

Hélas c'est le seul bien que le sort me peut faire : 1435
Car de tant d'affligés, qui sont dans la misère,
Et par qui le trépas, est si fort désiré,
Je suis certainement le plus désespéré.
Aussi dans quelque excès qu'ait pu monter leur perte,
Elle n'égale point celle que j'ai soufferte : 1440
Et par l'arrêt fatal, du destin rigoureux,
J'ai plus souffert moi seul, que tous les malheureux ;
J'ai plus souffert moi seul que tout le monde ensemble,
Et mon désastre est tel, que rien ne lui ressemble.
Car enfin si quelqu'un a vu le dernier jour, 1445
De l'aimable beauté, qui causait son amour,
En se désespérant, en soupirant pour elle,
Il a vu cette mort commune, et naturelle,
Il a vu ce flambeau s'éteindre lentement,
Brûler sans violence, et finir doucement : 1450
Mais (ô cruel penser qui bourrelle mon âme) !
Je vais mourir Eudoxe, et mourir dans la flamme :
Mourir dans les ardeurs d'un brasier dévorant,
Et donner à chacun de l'horreur en mourant.

Tragique souvenir, effroyable pensée ! 1455
 Qui déchire mon âme, et la rend insensée !
 Qui trouble mon esprit, confond mon jugement,
 Et qui me fait sentir le même embrasement.
 Eudoxe brûlée vive ô destin quelle atteinte !
 Eudoxe n'être plus que de la cendre éteinte. 1460
 Eudoxe dans le feu, pour signaler sa foi !
 Ton Eudoxe brûlée, et pour l'amour de toi !
 Ursace peux-tu bien souffrir cette disgrâce ?
 Ursace, peux-tu vivre, étant encor Ursace ?
 Peux-tu vivre et l'aimer et l'aimer sans mourir, 1465
 L'ayant fait sans te perdre, et sans la secourir ?
 Ha lâche, meurs cent fois, meurs cent fois infidèle,
 Comme indigne du jour, et plus indigne d'elle.
 Tu ne méritais pas de posséder son cour ;
 Tu ne méritais pas d'en être le vainqueur ; 1470
 Ta naissance était basse, et bas est ton courage ;
 Tu la vois en danger, tu la vois dans l'orage,
 Tu prévois le malheur, qui lui peut arriver,
 Et tu la vois périr, quand tu la peux sauver !
 Ha perfide, est-ce assez, en veux-tu d'avantage ? 1475
 Il fallait, ou te perdre, ou renverser Carthage ;
 Il fallait allumer le feu qu'elle alluma ;
 Bref il fallait l'aimer, ainsi qu'elle t'aima.
 Il fallait que ta main plus forte et plus hardie,
 Donnât une autre fin, à cette tragédie ; 1480
 Il fallait témoigner, qu'un cour qui se résout,
 Quand il est généreux est capable de tout.
 Il fallait qu'un tyran, si digne du supplice,
 Éprouvât ta valeur, qu'animait la justice ;
 Et par son châtement, apprendre à tous les rois, 1485
 À se faire la loi, quand ils feront des lois :
 Mais tu ne l'as pas fait, traître, perfide, infâme ;
 Pardon, hélas pardon, chère ombre de mon âme,

Je perdis la raison, te voyant en danger,
 Mais qui te servit mal, te saura mieux venger ; 1490
 Et je saurai trouver la prochaine journée,
 Une victime illustre, et toute couronnée.
 Ta cendre dans le sang, de ton persécuteur,
 Verra tomber victime, et sacrificateur ;
 Et sa mort, et la mienne en obtiendront ma grâce, 1495
 Si la bonté d'Eudoxe, a pu haïr Ursace.

SCÈNE II

Olimbre, Ursace.

URSACE

Et bien cruel ami, seras-tu satisfait ?
 J'ai suivi ton conseil, regardes en l'effet :
 Vois ces tristes monceaux, et de cendre, et de poudre ;
 Vois ce palais qui semble, abattu par la foudre ; 1500
 Vois ces murs entrouverts, et ces grands bâtiments,
 Ébranlés par le feu, jusques aux fondements.
 C'est là cruel, c'est là, (faut-il que je le die)
 Que l'une et l'autre Eudoxe, avec ta Placidie,
 Dans l'effroyable flamme, ont trouvé leur tombeau ; 1505
 Mais ton conseil timide, en fournit le flambeau.
 Ta voix retint mon bras, qui les aurait sauvées ;
 Notre perte et leur mort, par toi sont arrivées ;
 Goûte, goûte le fruit de tes sages avis,
 Et vois si j'ai bien fait, de les avoir suivis. 1510
 Ici tout mon bonheur, ici tes allégresses ;
 Ici l'impératrice, ici les deux princesses ;
 Ici toute ta joie, ici tous mes plaisirs ;
 Ici tout notre espoir, ici tous nos désirs ;
 Ici par tes conseils, nos malheurs sont extrêmes, 1515

Ici nous perdons tout, et nous perdons nous mêmes.

OLIMBRE

Hélas n'augmente point de si cuisants remords,
Par l'objet d'une mort, qui donne mille morts :
Je ne connais que trop, que moi seul l'ai causée ;
Je n'aperçois que trop, ta raison méprisée, 1520
Je ne sens que trop bien qu'elle fut mon erreur ;
Et mon crime aperçu, me donne assez d'horreur.
Ursace, je vois trop, que je suis trop coupable :
Aussi mon triste cour, de plaisir incapable,
Ne murmurer point, quand tu viendras toujours 1525
Irriter sa douleur, par le même discours.
Continue en tout temps, d'offrir à ma pensée,
Et mon malheur présent, et ma faute passée,
Et bien que ce discours soit un enfer pour moi,
Ne crains pas que mon cour s'ose plaindre de toi. 1530

URSACE

Pardonne cher ami, pardonne à ma colère :
Je fais aveuglement, ce qu'elle me suggère ;
Je sais ton innocence, ainsi que mon malheur,
Mais ici ma raison, le cède à ma douleur.

OLIMBRE

Mais ici ta douleur est jointe à la justice : 1535
Il n'est point de tourment, il n'est point de supplice,
Sous quelque affreux aspect qu'on vienne me l'offrir,
Que ce cour ne mérite, et ne veuille souffrir.

URSACE

Non, non, le seul destin, cause notre disgrâce.

OLIMBRE

Non, non, Olimbre seul, a perdu son Ursace.

1540

URSACE

Le crime n'est causé que par l'intention.

OLIMBRE

De moi quoi qu'il en soit vient ton affliction.

URSACE

On ne peut éviter, ce que le ciel ordonne.

OLIMBRE

Mais on peut éviter, un conseil que je donne.

URSACE

L'amitié le donnait, l'amitié le reçut.

1545

OLIMBRE

L'amitié me trompa, l'amitié te déçut.

URSACE

L'amitié parle en toi, l'amitié te réplique.

OLIMBRE

Et par cette amitié, tu perds tout en Afrique.

URSACE

Hélas que ferons-nous !

OLIMBRE

Hélas qu'avons-nous fait !

1550

URSACE

Tu commis une erreur.

OLIMBRE

Tu flattes un forfait.

URSACE

Tous deux également, le destin nous accable ;

OLIMBRE

Tu n'es que malheureux, et moi je suis coupable.

URSACE

Cher ami,

1555

OLIMBRE

Cher Ursace,

URSACE

Ô mes pleurs !

OLIMBRE

Soupirons ;

URSACE

Eudoxe,

OLIMBRE

Ne vit plus ;

1560

URSACE

Elle est morte ;

OLIMBRE

Ha mourons !

URSACE

Olimbre, ton conseil ne se doit jamais suivre :
Quand il fallait mourir, il me força de vivre ;
Maintenant qu'il faut vivre, il me porte à mourir
Au lieu de m'assister, et de me secourir.

1565

OLIMBRE

Il faut vivre (dis-tu) parmi tant de tristesses !

URSACE

Il faut vivre un seul jour, pour venger les princesses.

OLIMBRE

J'approuve ce dessein, je suis ton sentiment.

URSACE

Vivons, vengeons-nous vite, et mourons promptement.

1570

OLIMBRE

J'ouï du bruit,

URSACE

Cachons-nous dans quelque lieu plus sombre :
Si je ne suis déçu par la lune ou par l'ombre,
C'est Thrasimond.

SCÈNE III

Thrasimond, Ursace, Olimbre.

THRASIMOND

Amis,êtes-vous donc ici ?

1575

URSACE

Seigneur, pouvez-vous rire et nous parler ainsi ?
Quoi, dans ce lieu funeste, et dans une aventure,
Qui demande des pleurs à toute la nature,

Ou vous perdez autant, que nous avons perdu ;
Ou vous avez causé, ce mal non attendu ;
Vous pouvez rire ! Hélas dans ce malheur extrême,
Que fait votre vertu, votre amour, et vous-même ?

1580

THRASIMOND

Elles vivent encor,

URSACE

Ô dieu que dites-vous !

OLIMBRE

Elles vivent !

1585

THRASIMOND

Gardons ce secret entre nous,
Elles vivent amis :

URSACE

Ô ciel je te rends grâce :

THRASIMOND

Vous demandez comment, que je vous satisfasse.
Lorsque l'impératrice avec son flambeau,
Eut embrasé ce lieu que l'on croit son tombeau,
Elle se retira dans une galerie,
Pendant que Genséric exerçait sa furie,
Que l'on rompait la porte, et que d'autre côté,
Le feu jusques au dôme, était déjà monté.
Là, si près de sa fin, cette généreuse âme,

1590

1595

Regardait approcher, et sa mort, et la flamme,
 Et sans étonnement attendait le trépas,
 Que tout le monde craint, et qu'elle ne craint pas.
 Lorsque considérant, l'une et l'autre princesse, 1600
 Elle vit dans leurs yeux une telle tristesse,
 Une telle douleur d'aller sitôt mourir,
 Que son affection voulut les secourir.
 La pitié la surmonte, et dans cette aventure,
 Sa générosité, le cède à la nature : 1605
 Et sentant que son cour ne pourrait achever,
 Oui (dit-elle) il faut vivre, afin de vous sauver.
 Ainsi dans ce péril, et dans cette rencontre,
 Elle prend un tapis que le bonheur lui montre,
 L'attache à la fenêtre, en ces extrémités ; 1610
 Fait descendre au jardin ces deux jeunes beautés,
 Les anime à cela, les soutient par derrière,
 Enfin les met à terre, et descend la dernière.
 Là, les arbres touffus, et l'ombre de la nuit,
 En la favorisant font qu'elle les conduit, 1615
 Jusques au pavillon où Talerbal sommeille,
 (c'est un vieux jardinier) elle appelle, il s'éveille ;
 Il ouvre, elle entre, il reste étonné de la voir ;
 Il lui promet pourtant, un fidèle devoir ;
 Elle lui jure aussi, pourvu qu'elle me voit, 1620
 De le récompenser ; bref elle me l'envoie :
 Il me trouve, j'y vais, je lui parle un moment ;
 Je retourne aussitôt à mon appartement,
 Afin de donner ordre aux choses nécessaires :
 Ainsi voila l'état où j'ai mis nos affaires ; 1625
 Jugez après cela, si vous avez raison,
 D'accuser vos amis, d'aucune trahison.

URSACE

Pardonnez s'il vous plaît, à ma douleur trop forte.
Vous savez qu'un torrent quelques fois nous emporte,
Et que sa violence, en son commencement, 1630
Détruit, ravage, entraîne, et perd tout aisément.
Enfin, si j'ai failli, qu'on m'ordonne un supplice :
Mais seigneur, en quel lieu reste l'impératrice ?

THRASIMOND

Elle est sous une voûte assez proche d'ici :
À moi, madame, à moi ; 1635

URSACE

Ciel !

SCÈNE IV

L'Impératrice, Thrasimond, Olimbre, Placidie, Ursace, Eudoxe.

L'IMPERATRICE

Seigneur, nous voici :
Mais avec tant de crainte, et tant d'inquiétude,
Que je crois que la mort n'a rien qui soit plus rude.

THRASIMOND

À quelque extrémité que ce mal puisse aller, 1640
Olimbre que voici, vous pourra consoler.

L'IMPERATRICE

Olimbre dites-vous !

PLACIDIE

Ha ma soeur, c'est lui-même :

OLIMBRE

Madame...

L'IMPERATRICE

Unique ami du seul homme que j'aime,
Ou pour mieux dire encor, de celui que j'aimais,
Puisqu'il n'est plus vivant ; hélas, je perds la voix.
Ursace ne vit plus, et par toute l'Afrique,
Cette triste nouvelle, est désormais publique ;
Ursace enfin est mort :

1645

1650

OLIMBRE

Oui madame, et mourant,
Ce pauvre chevalier me dit en soupirant,
D'une voix languissante, et d'un visage have,
Que je vinsse en son nom vous offrir cet esclave.

L'IMPERATRICE

Il le faut affranchir Olimbre.

1655

OLIMBRE

Ha pour ce point,
Madame, assurez-vous, qu'il ne le voudra point.

L'IMPERATRICE

Sois libre mon ami,

URSACE

Je vous ferai connaître
Que je vous garde un coeur, qui ne veut jamais l'être.

1660

OLIMBRE

Je vous avais bien dit qu'il ne le voudrait pas.

L'IMPERATRICE

Que cette voix charmante, a de charmants appas !
Qu'elle est puissante au cour, qu'elle est douce à l'oreille.
Confirmez-moi mes yeux une telle merveille.
Est-ce vous cher Ursace ?

1665

URSACE

Oui madame, c'est moi,
Trop content, trop heureux, puisque je vous revois.

L'IMPERATRICE

Hélas que de malheurs, traversent notre joie !

URSACE

Je les méprise tous, pourvu que je vous vois.

L'IMPERATRICE

Nous sommes en danger,

1670

URSACE

Mais nous en sortirons,

L'IMPERATRICE

Je crains pourtant beaucoup,

URSACE

Ha madame espérons,
Au pis aller, ma mort vous tirera de peine :

L'IMPERATRICE

Ô que cette parole, est encor inhumaine !

1675

URSACE

Elle part de mon cour, j'en atteste les cieux :

PLACIDIE

Madame il faut songer à sortir de ces lieux :

URSACE

En effet, en ces lieux le danger est extrême :
Et bien que dans mon cour l'amour le soit de même,
Si je vous en parlais en ce fâcheux moment,
J'aurais beaucoup d'amour, et peu de jugement.
Ne nous engageons point dans quelqu'autre disgrâce :
Et puis, trop de témoins écouterait Ursace ;
La crainte et le respect, le feront taire ici ;
Mais sortons de ces lieux, et de Carthage aussi.

1680

1685

EUDOXE

Mais les difficultés m'en semblent assez fortes ;
Car le roi fait garder, et le havre, et les portes ;
Et difficilement pourra-t-on nous sauver.

L'IMPERATRICE

Quel remède seigneur, espérez vous trouver ?

THRASIMOND

Déjà le roi touché d'un repentir extrême, 1690
Déteste son amour, sa fureur et soi-même,
Il a fait prendre Aspar, il l'a fait enchaîner,
Il médite la mort, qu'il lui fera donner ;
Il le nomme la cause, et l'auteur de son crime ;
Il dit que sa douleur est forte, et légitime ; 1695
Que jamais ses esprits, ne seront consolés :
L'on a trouvé les os de ces gardes brûlés ;
Et ne discernant pas les uns d'avec les autres,
Il les garde, il les baise, il les prend pour les vôtres,
Et pour les conserver comme un riche trésor, 1700
Il les met sous un daïs, et dans une urne d'or.
Car à peine (pressé d'une mortelle atteinte)
Par le côté du parc la flamme fut éteinte,
À peine avec de l'eau cessa l'embrasement,
Qu'il fut chercher lui-même à votre appartement. 1705
Enfin, plein de douleur, il soupire et proteste,
Que d'une injuste amour, aucun feu ne lui reste ;
Et bref qu'il ne sent plus que ce qu'il doit sentir ;
C'est à dire le trait, d'un cuisant repentir,
Ainsi votre salut, n'est pas sans apparence. 1710

OLIMBRE

Non madame, et mon cour en conçoit l'espérance.
J'imagine un dessein, et sûr, et bien conduit ;
Mais dans ce pavillon, allons passer la nuit,
Et qu'on me laisse après le soin de cette affaire ;
Le ciel m'inspirera, ce que je devrai faire.
Vous verrez que le roi me chérit autrefois,
Et qu'en la main de Dieu, se voit le coeur des rois.

1715

L'IMPERATRICE

J'y consens, et ce dieu redouble mon courage.

THRASIMOND

Soyez donc le pilote, en un si grand orage.

URSACE

S'il faut perdre quelqu'un, pour le salut de tous,
Ciel acceptez un coeur qui se présente à vous.

1720

ACTE V

SCÈNE I

L'Impératrice, Ursace.

L'IMPERATRICE

Le jour est déjà grand,

URSACE

Oui madame,

L'IMPERATRICE

Il n'importe ;
Il suffit seulement de fermer cette porte,
Que le feu qui dévore en bouleversant tout,
Pour nous favoriser, vient de laisser debout :
Car parmi ce débris, dont l'horreur épouvante,
On ne peut être vu de personne vivante,
Parlez donc cher Ursace, et me dites pourquoi,
Vous avez souhaité vous voir seul avec moi.

1725

1730

URSACE

Madame, sur le point de rompre mon silence,
Je sens d'un mal secret, l'extrême violence,

Ma constance me quitte, et puis elle revient ;
 Votre intérêt m'anime, et le mien me retient ; 1735
 Je veux, je ne veux plus, et l'âme balancée,
 Tâche inutilement, d'exprimer sa pensée.
 L'amour lui rend la force, et puis la lui ravit ;
 Par l'amour elle meurt, par l'amour elle vit ;
 Il la force à parler, il la force à se taire ; 1740
 Et l'un et l'autre enfin ne m'est plus volontaire.
 Mais dans l'état douteux, où je suis en ce jour,
 Il faut, il faut se vaincre, en faveur de l'amour :
 Car si l'excès du mal, me fait perdre la vie,
 La douleur ne fera, que suivre mon envie ; 1745
 Je sais que le trépas me pourra secourir,
 Il faut donc se résoudre, et parler pour mourir.
 Assez votre grand cour, généreux, et fidèle,
 A témoigné pour moi, son amour, et son zèle,
 Et le mien serait lâche, et sans ressentiment, 1750
 S'il n'était satisfait, d'être aimé constamment.
 Madame, c'est assez, et la raison s'irrite,
 De voir que vous m'aimez plus que je ne mérite,
 Et que pour un sujet, et que pour un vassal,
 Vous descendez du trône, et le traitez d'égal. 1755
 Oui, vous êtes trop bonne, et lui trop téméraire ;
 Vous le deviez punir, quand il osa vous plaire ;
 Un juste châtiment nous eut pû garantir,
 Vous d'un malheur si grand, et moi d'un repentir.
 Mais puisque le passé jamais ne se rappelle, 1760
 Faites que l'avenir, vous trouve moins rebelle ;
 Obéissez au sort, qui fait tout obéir ;
 Et n'aimez plus un coeur, que vous devez haïr.
 Oui vous devez haïr dans ce malheur extrême,
 Celui que le ciel haït, et qui se haït soi-même, 1765
 Mais qui dans la douleur dont il ressent les coups,
 Haïssant et haï, n'aime pourtant que vous.

Que votre majesté (s'il lui plaît) me pardonne :
 Je me punis assez du conseil que je donne ;
 Je me fais plus de mal, que le sort ne m'en fait, 1770
 Et je donne un conseil, dont ma mort est l'effet.
 Mais quoi je ne saurais vous souffrir davantage,
 En cet engagement, et vous voir à Carthage.
 Quittez, quittez Ursace, et recevez le roi :
 Il est, il est plus grand, et plus heureux que moi ; 1775
 Si vous portez un sceptre, il porte une couronne ;
 La misère me suit, la splendeur l'environne ;
 Bien qu'il ait moins d'amour, il a plus de pouvoir,
 Et je cède par force, ou plutôt par devoir.
 Car ces murs tous noircis, où la flamme est éteinte, 1780
 Par leur affreux aspect, renouvellent ma crainte.
 Ils me font souvenir des désordres passés,
 Et vous disent pour moi, madame, c'est assez.
 Ne vous engagez plus dans ma triste aventure ;
 Ne vous exposez plus aux tourments que j'endure ; 1785
 Vivez, vivez contente, et me laissez mourir,
 Et pour vous rendre libre, et pour me secourir.
 Ainsi jamais le sort, n'ébranle votre gloire,
 Et puisse un malheureux, vivre en votre mémoire ;
 C'est l'unique bonheur qu'il ose désirer, 1790
 Si sans excès d'orgueil, il y peut aspirer.
 Hélas la voix me manque, en cet état funeste ;
 Mais le cours de mes pleurs, vous dira bien le reste ;
 Oui lisez dans mes yeux, et la rigueur du sort,
 Et la force d'amour, et l'arrêt de ma mort. 1795

L'IMPERATRICE

Ursace un tel discours me surprend davantage,
 Que n'ont fait tous les maux qu'on m'a fait à Carthage.
 Je ne l'attendais pas d'un cour si généreux,

D'un cour si magnanime, et d'un cour amoureux.
 Quoi vous m'abandonnez ! Et votre âme est capable 1800
 De former un dessein, qui la rend si coupable !
 Vous pouvez seulement en avoir le penser !
 Vous pouvez l'avoir dit, vous pouvez m'offenser !
 Ha si vous le pouvez vous n'êtes plus Ursace,
 Et je souffre en cela ma dernière disgrâce ; 1805
 Car la perte du trône, et de la liberté,
 Me sont moins que l'espoir que vous m'avez ôté.
 Au milieu des malheurs, cette chère espérance,
 Consolait mon esprit, soutenait ma constance,
 Et mon cour opposait, lorsqu'il voulait finir, 1810
 À son malheur présent, l'espoir de l'avenir.
 Mais hélas aujourd'hui princesse infortunée,
 Quitte Ursace et l'espoir, qui t'ont abandonnée ;
 Quitte encore le jour, puisqu'on cesse d'aimer ;
 Et rallume le feu qu'on te vit allumer. 1815
 À la mort, à la mort, Ursace est infidèle ;
 Il fuit notre infortune, il est ennuyé d'elle ;
 Il nous ôte son cour, il se dérobe à nous ;
 Notre sort est funeste, il en cherche un plus doux ;
 Ne nous opposons point, à sa bonne fortune ; 1820
 Permettons lui d'éteindre un feu qui l'importune ;
 Un feu qu'il appréhende, et qu'il juge fatal ;
 Et souffrons qu'il s'en aille, à son pays natal.
 Partez donc cher Ursace, abandonnez l'Afrique ;
 Rendez un sénateur à notre république ; 1825
 Laissez mourir Eudoxe, en ce bord étranger ;
 Il n'importe, partez, évitez le danger.
 Vous le voulez ainsi, j'y consens, je vous cède ;
 Mais dans le désespoir, qui mon âme possède,
 Souvenez-vous Ursace, en me disant adieu, 1830
 Que vous laissez Eudoxe en ce funeste lieu :
 Qu'elle y voulut mourir, pour vous être fidèle,

Et qu'elle y va mourir pour être toujours telle.

URSACE

Ha madame cessez d'outrager mon amour !

L'IMPERATRICE

Mais vous même cessez de me priver du jour.

1835

URSACE

C'est pour vous conserver, que je me perds moi-même :

L'IMPERATRICE

L'on n'agit point ainsi, quand il est vrai qu'on aime.

URSACE

En pouvez-vous douter ?

L'IMPERATRICE

Puis-je n'en douter point ?

URSACE

M'estime-t-on si peu ?

1840

L'IMPERATRICE

Me hait-t-on à tel point ?

URSACE

Quoi, ma fidélité ne vous est pas connue !

Mais si vous en aviez qu'est elle devenue ?

URSACE

Je l'ai toujours madame, et veux toujours l'avoir.

L'IMPERATRICE

Mais elle est sans courage,

1845

URSACE

Ou plutôt sans pouvoir.

Ciel, Ursace me quitte, et me quittant, il m'aime !

URSACE

Le véritable amant, n'agit point pour soi-même.

L'IMPERATRICE

Agissez donc pour moi,

URSACE

Je le crois faire aussi,

Mon Ursace,

1850

URSACE

Madame,

L'IMPERATRICE

Hélas restez ici.

URSACE

J'y voulais rester mort, mais puisqu'on me l'ordonne,
J'y resterai vivant, et vous êtes trop bonne.

1855

SCÈNE II

Thrasimond, L'Impératrice, Olimbre, Ursace.

THRASIMOND

Madame, assurément voici venir le roi :

L'IMPERATRICE

Dieu par quelle raison ?

OLIMBRE

N'en ayez point d'effroi ;
Tant mieux ; c'est en ce lieu qu'on verra mon adresse,
Cachons-nous promptement, puisque le temps nous presse :

1860

URSACE

Ciel, qu'est-ce que je fais ; et qu'est-ce qu'il fera !

L'IMPERATRICE

Rien que la seule mort ne nous séparera.

SCÈNE III

Genséric, Olicharsis.

(Stances.)

GENSERIC

Ô discours sans raison, dont l'orgueil est insigne !
Je demande un honneur, dont je suis trop indigne :
Si le lâche assassin par son funeste abord, 1865
Renverse la nature, et fait saigner un mort,
Indubitablement cette cendre à la vue,
D'un perfide meurtrier, serait encor émue.
Ha ne l'approche point, barbare sans pitié,
Qui ne connut jamais la parfaite amitié : 1870
Laisse, laisse en repos, cette cendre fidèle ;
Tu ne mérites pas, de mourir auprès d'elle ;
Garde-toi bien de mettre en un même tombeau,
Le corps de l'innocent et celui du bourreau.
Loin, profane, loin d'elle, et loin de ces rivages, 1875
Va mourir au milieu de cent tigres sauvages ;
Et tiens pour assuré, qu'en ce lieu plein d'effroi,
Ils seront moins cruels et moins tigres que toi.
Hélas quel désespoir, s'empare de mon âme !
Ici ma violence, alluma cette flamme ; 1880
Ici ma violence, éteignit mon bonheur ;
Bref, ici je perdis le repos, et l'honneur.
Ha ne cesse jamais de souffrir et de plaindre ;
Elle devait régner, tu la voulais contraindre ;
L'amour ne peut venir que par la volonté, 1885
Et tu lui ravissais repos, et liberté.
Injuste passion, amour lâche, et funeste,
Pire que le poison, et pire que la peste,
Par toi j'ai fait un crime horrible au souvenir,

Que même tout l'enfer ne peut assez punir. 1890
 Hélas ces bâtiments en sont de tristes marques !
 Meurs la honte du siècle, et l'horreur des monarques ;
 Meurs pour te délivrer de ces pressants remords,
 Et pour cacher au moins ton crime entre les morts,
 Si le temps et la mort ont une ombre assez noire, 1895
 Pour dérober un jour, ton crime à la mémoire.

OLICHARSIS

Seigneur, consolez-vous, ce juste repentir,
 Que votre majesté commence de sentir,
 Chez la postérité sauvera votre estime ;
 Aussi n'êtes-vous point la cause de ce crime ; 1900
 Tout le monde vous plaint, chacun en sait l'auteur.

GENSERIC

Ha sage Olicharsis, je crus trop un flatteur !
 Hélas heureux les rois, hélas heureux les princes,
 Qui pour se délasser du faix de leurs provinces,
 Rencontrent un ministre, et sage, et généreux, 1905
 Qui sans penser à soi, veut s'immoler pour eux ;
 Qui leur donne toujours des avis profitables,
 Qui rend en tous endroits leurs armes redoutables,
 Qui fait craindre leur nom, chez tous les étrangers,
 Et qui ne craint pour eux, ni travaux ni dangers. 1910
 Qui cherche à leur valeur, de nouvelles matières ;
 Affermit leurs états, recule leurs frontières ;
 Qui fait de leur honneur, son unique souci ;
 Hélas heureux les rois, qui le trouvent ainsi.
 Traître tu fus bien loin de ces nobles maximes ! 1915
 Ton esprit criminel, me conseilla des crimes,
 Indignes de mon rang, et bien dignes de toi ;
 Mais qui m'ayant perdu, te perdront avec moi.

Tu m'as ôté l'honneur, tu m'as ôté la joie,
 Par toi de cent vautours, mon cour devient la proie, 1920
 Tu m'as fait malheureux, tu m'as désespéré,
 Mais aussi ton supplice est déjà préparé ;
 Je verrai t'arracher ce cour rempli de vice ;
 Ce cour où fut toujours la fraude, et l'artifice ;
 Je veux voir ce perfide, encor tout palpitant, 1925
 Mourir aux yeux de tous, lui qui se cachait tant.
 Mais l'indigne vengeance, après un tel outrage !
 Il faut plus noblement témoigner à notre âge,
 Que nous savons venger, que nous savons punir ;
 Notre cour a pêché, notre cour doit finir ; 1930
 Il n'est pas innocent, qu'il ne soit pas sans peine ;
 Satisfaisons ensemble, et l'amour, et la haine ;
 Mourons, faisons mourir, perdons, et perdons nous,
 Mais hélas pour nous deux, le trépas est trop doux.
 Ciel, Olimbre paraît ! Le voila qui s'approche. 1935

SCÈNE IV

Genséric, Olimbre.

GENSERIC

Viens, viens percer mon cour par un sanglant reproche,
 Viens voir, hélas viens voir, en cette occasion,
 Mon front couvert de honte, et de confusion.
 C'est là que tu verras les marques de mon crime :
 C'est là que tu verras ma douleur légitime ; 1940
 Oui c'est là cher ami, que ton oeil pourra voir
 Les marques de ma rage, et de mon désespoir :
 Mais hélas, c'est ici, que par ma perfidie,
 Ton cour en arrivant, trouve sa Placidie ;
 Oui ses cendres y sont, venge-la, venge-toi, 1945

Ne considère point la qualité de roi ;
Que cet objet t'émeuve, et te porte à me plaire ;
contente mon désir, avec ta colère ;
Ici tu vois ta perte, et qui te la causa ;
Imite un assassin, ose ce qu'il osa ; 1950
Ta fureur sera juste, et la sienne est coupable ;
Rejette la pitié, dont il fut incapable ;
L'honneur te le commande, et ton amour aussi ;
Et le coeur affligé, qui t'en conjure ici.

OLIMBRE

Quand j'aurais plus perdu, que l'on ne croit encore, 1955
Mon cour qui vous connaît, mon cour qui vous honore,
Serait dans le devoir, à votre auguste aspect :
Mais si je puis parler sans perdre le respect,
J'ose dire seigneur, en rompant mon silence,
Que votre procédure eut trop de violence : 1960
Votre humeur en cela, perdit bien sa bonté :
Quoi, prétendre seigneur, forcer la volonté !
Ce rare privilège, et que le ciel nous donne !
Que votre majesté m'écoute et me pardonne,
Il est vrai qu'elle eut tort, d'aspirer à ce point, 1965
Et de vouloir forcer, ce qu'on ne force point.
Et puis, la qualité si haute, et si sublime,
En cette occasion, augmente encor le crime ;
Le sang de tant de rois, devait toucher un roi :
Mais, dois-je dire tout ? Oui seigneur je le dois : 1970
Ce qui rend aujourd'hui, votre erreur sans égale ;
C'est que vous violez la parole royale,
Que vous aviez juré de servir constamment,
Celle que vous perdez dans votre aveuglement.
Qui voudra s'assurer aux promesses d'un prince, 1975
Qui feignant d'assister, usurpe une province,

Et contraint à mourir les princes alliés ?
 Jugez après cela, si vous vous oubliez.
 Et si la renommée en semant cette histoire,
 Peut manquer de ternir l'éclat de votre gloire. 1980
 Que ne dira-t-on point, après un tel malheur ?
 Seigneur votre intérêt, fait toute ma douleur :
 Vous perdez un éclat, si rempli de lumière,
 Que la seconde perte égale la première :
 Oui, vous perdez l'honneur, pour suivre un vain désir, 1985
 Et vous trouvez la peine en cherchant le plaisir.

GENSERIC

Ciel, en cet accident je la rencontre telle,
 Qu'elle m'obligerait, me devenant mortelle.
 Je ne puis plus souffrir ce triste souvenir ;
 Ce lamentable objet, qui vient pour me punir ; 1990
 L'épouvante et l'horreur occupent ma pensée ;
 Mon oeil ne voit plus rien, que ma faute passée ;
 Elle me suit partout, je la trouve en tous lieux ;
 Trois fantômes brûlés, s'offrent devant mes yeux ;
 Je les vois languissants, je les vois dans les flammes ; 1995
 Pardon, hélas, pardon, ô généreuses âmes ;
 Ne me reprochez plus, l'erreur que vous blâmez ;
 Ne me présentez plus, vos beaux corps consumés ;
 Retirez cet objet, qui m'ôterait la vie ;
 Et songez que la mort est toute mon envie ; 2000
 Qu'en vous offrant à moi, vous venez me l'offrir,
 Et que vous me devez laisser vivre, et souffrir,
 Car je viens de me rendre en vous osant poursuivre,
 Indigne de mourir, comme indigne de vivre.

OLIMBRE

Seigneur, ce repentir qui paraît en ce jour, 2005

Est encore un effet, de la première amour.

GENSERIC

Nullement, j'ai banni cette amour criminelle,
Aussi bien que l'espoir, que j'avais mis en elle :
Ce n'est qu'un sentiment, d'horreur et de pitié.

OLIMBRE

Mais l'amour quelques fois, ne paraît qu'amitié.

2010

GENSERIC

Je sais leur différence, et les dois bien connaître.

OLIMBRE

Ce premier fort souvent, se cache comme un traître.

GENSERIC

Ha je le connais trop, pour l'endurer en moi.
Vous savez bien pourtant, qu'il est plus fort qu'un roi.

GENSERIC

Oui qu'un roi suborné, par la voix d'un infâme ;
Mais après mes malheurs, il n'est plus dans mon âme.

2015

OLIMBRE

Quoi seigneur, si tôt libre, et si tôt dégagé ?

GENSERIC

Mon cour n'est plus esclave, il n'est plus qu'affligé.

OLIMBRE

Quoi déjà sans amour ! Est-ce vous que j'écoute ?

GENSERIC

Oui c'est moi qui m'offense, en remarquant ce doute ; 2020
Quand il arriverait par le pouvoir des cieux,
Qu'Eudoxe une autrefois se montrât à mes yeux,
Et que par un prodige, aussi grand qu'impossible,
En sortant du sépulcre, elle devint sensible,
Quand elle paraîtrait avec tous ses appats ; 2025
Mon cour l'honorerait, et ne l'aimerait pas.

OLIMBRE

Seigneur l'objet présent, a beaucoup de puissance.

GENSERIC

Ha tu ne connais pas quelle est ma repentance !
Ha tu ne connais pas quel est le changement,
Qu'aujourd'hui la raison a fait en un moment ! 2030
Mon cour est pour jamais incapable du crime,
Qui cause un repentir, si grand, si légitime ;
Mais repentir tardif, tu ne me sers de rien !
Mon mal est sans remède, et je le connais bien ;
Il faut que la fureur succède à la manie, 2035
Et qu'éternellement mon âme soit punie ;
Et que le désespoir, ne m'accorde jamais,
Dans un trouble si grand de trêve ni de paix,
Si la mort ne me rend ma liberté première,
Indigne que je suis, de voir plus la lumière. 2040
Ha l'horreur de mon crime occupe tous mes sens ;
Je succombe à la fin, sous les maux que je sens ;

Chères âmes pardon, et du ciel où vous êtes,
Regardez dans mon cour, tout ce que vous y faites ;
Voyez-y mon regret, voyez-y ma douleur ;
Voyez que mes pêchés n'y mêlent rien du leur ;
Voyez si ce regret, est grand, et véritable ;
Et si votre bonté me le rend profitable,
Si vous me voulez faire un agréable don,
Accordez à mes pleurs, accordez un pardon,
Qui m'ôte avec le jour, des sentiments si sombres.

2045

2050

SCÈNE DERNIÈRE

Olimbre, Genséric, L'Impératrice, Ursace, Thrasimond.

OLIMBRE

Voici, voici seigneur, ces bienheureuses ombres,
Qui viennent accorder à votre majesté,
Le pardon qu'elle implore et qu'elle a mérité.

GENSERIC

Juste ciel !

2055

OLIMBRE

Oui seigneur leur désir est le vôtre ;
Mais en prenant un bien, accordez-en un autre ;

GENSERIC

Que vois-je ?

L'IMPERATRICE

C'est seigneur, qu'il vous plaise aujourd'hui ;
 Puisqu'Ursace est vivant, que je sois toute à lui. 2060
 Il tient depuis longtemps ma parole engagée,
 Et mon affection ne peut être changée.
 Ne tâchez plus de rompre un lien éternel,
 Qui joignit nos deux cours, d'un serment solennel.
 Accordez à ce cour qui soupire et qui tremble, 2065
 Que nous puissions enfin vivre ou mourir ensemble.
 Je sais que votre amour me faisait trop d'honneur,
 Et qu'en vous refusant, je refuse un bonheur,
 Qui passe mon mérite, et qui me rend coupable ;
 Mais je refuse un bien dont je suis incapable : 2070
 Je ne puis être à vous, je ne suis plus à moi ;
 Et tout cour généreux, n'engage qu'une foi :
 Grand prince, grand monarque, accordez ma requête ;
 Ainsi jamais danger n'approche votre tête,
 Ainsi toujours la gloire, accompagne vos pas, 2075
 Et vous rende immortel, après votre trépas.

THRASIMOND

Ce fils qui fut si cher à la bonté d'un père,
 Demande cette grâce, ou plutôt il l'espère :
 Mais il demande encor, en ce bienheureux jour,
 Que son père et son roi, consente à son amour. 2080
 Puisque la belle Eudoxe, a reçu son service.

OLIMBRE

C'est ici, c'est ici qu'il faut qu'on accomplisse
 Ce qu'un roi généreux, m'a promis tant de fois :
 Suivez donc mes avis, ô le plus grand des rois ;
 La justice en cela, rend ma voix plus hardie, 2085

C'est ce que je demande avec Placidie ;
Comblez-moi de plaisir, en vous comblant d'honneur,
Et sauvez votre gloire, en sauvant mon bonheur.

URSACE

Ô prince qu'à bon droit tout l'univers renomme,
Ici doit la vertu, vaincre un vainqueur de Rome, 2090
Ici vous surmontant, sachez que sans flatter,
Vous surmontez celui, qu'on ne peut surmonter.
Que c'est la plus illustre, et plus noble victoire,
Et la seule qui peut couronner votre gloire.
Du haut du Capitole, où parût votre bras, 2095
Votre illustre nom vole, aux plus lointains climats.
Oui du grand Genséric, ce vrai foudre de guerre,
On révère le nom, aux deux bouts de la terre,
Gardez donc de ternir un éclat sans pareil,
Qui s'étend aussi loin que celui du soleil. 2100
Et ne vous ôtez pas, cette gloire suprême
Que vous ne perdrez point, si ce n'est par vous-même :
Souvenez-vous seigneur, puisque chacun vous voit,
Et de l'impératrice, et de ce qu'on lui doit.
Pour moi de qui l'orgueil, attaqua votre armée, 2105
Pour le seul intérêt de la personne aimée,
Et qui sans craindre ensuite, un si juste courroux,
Ait la témérité, de me montrer à vous ;
Je ne demande rien pour moi, mais tout pour elle ;
Sauvez-la, perdez moi, la mort n'est point cruelle 2110
Après tant de douleurs, et tant de maux soufferts ;
Enfin je suis à vous, et j'ai déjà des fers.

GENSERIC

Ciel, il n'en faut point tant, pour une âme affligée,
Que le seul repentir, avait assez changée !

Esclave généreux, espère, et ne crains rien,
Je ne m'oppose plus à votre commun bien ;
Et je ne prétends plus d'une vertu si haute,
Rien, sinon que l'oubli puisse effacer ma faute ;
Madame, accordez-le par grâce, et par pitié :

2115

L'IMPERATRICE

Seigneur, je vous l'accorde, avec notre amitié.

2120

GENSERIC

Adorable bonté, bien digne de l'empire !

L'IMPERATRICE

Vous savez dès longtemps que Marcian soupire,
Et dans Constantinople il faut l'aller trouver,
Pour le charmer du bien, qui nous vient d'arriver.

GENSERIC

Oui, mais auparavant il faut que dans Carthage
Nous achevions demain ce triple mariage,
Après tant d'accidents, le plutôt vaut le mieux :
Mais quel infâme objet, s'offre encore à mes yeux ?
Qu'on ôte ce méchant, ce vrai monstre d'Afrique,
Et qu'on le sacrifie à la haine publique.

2125

2130

L'IMPERATRICE

Non seigneur son exil est assez rigoureux,
Ne marquez point de sang, ce beau jour tant heureux.

GENSERIC

Va donc, et va si loin, qu'aucun ne te revoit.
Mais ce funeste lieu, semble empêcher ma joie :
Sortons, et m'apprenez en cet heureux moment,
Quel ange vous sauva de cet embrasement.

2135

URSACE

Ciel, enfin vous rendez ma gloire souveraine,
Et mon contentement, surpasse bien ma peine !
Que soyez vous bénit, et que le soit par moi,
Et la vertu d'Eudoxe, et la bonté du roi.

2140